

MON SECRETAIRE A FAIT SCIENCE-PÔ

Comédie en 5 actes
de
BERNARD FRIPIAT

À NICKY

Bernard FRIPIAT 25 rue de la Croix Nivert 75015 PARIS
Tél. : 06.59.51.85.73.

<http://www.orthogaffe.com/>

b.fripiat@noos.fr

Dépôt : SABAM (Belgique) Responsable : Sophie Gohr
(00 32 2 286 82 73) Sophie.gohr@Sabam.be

**Merci de noter que cette pièce est déposée à la SABAM et
non à la SACD**

Merci de me jouer

Durée. 1h30 heures.

La pièce. Cette satire du monde de l'entreprise n'exige qu'un décor et fait vivre neuf personnages. Cette version émane d'une idée de Sylvio Pirrera que je remercie vivement pour ses conseils.

Quand l'angoisse règne dans un endroit, que ce soit un État, une famille ou une entreprise, chacun se voit obligé de jouer un rôle. Les personnalités se révèlent, certaines en bien, d'autres en mal. L'équilibre de la terreur est un équilibre comme les autres, il suffit d'un rien pour que tout se dérègle. Et, pendant un temps, tout va à volo jusqu'à ce qu'un nouvel équilibre s'installe. Le propriétaire de Keféton vient de mourir et un nouvel équilibre va se mettre en place. Quand la comédie commence, chaque personnage est dans un état d'esprit bien défini. Voilà, à mon avis, ce que le comédien doit avoir en tête avant de monter sur scène.

Le Président. (58 ans). Depuis quelque temps, Monsieur le Président dort mal. Il a participé à la fondation de Keféton au côté de son créateur Monsieur de Pinancour. Ce dernier, durant 25 ans, apprécia sa collaboration avant de tomber malade. Tout naturellement, Monsieur le Président continua à diriger la boîte. Débarrassé d'un contrôle qui, à la longue, lui pesait, il en profita pour mettre en œuvre des réformes qu'il jugeait indispensables depuis longtemps. Pour les appliquer, il promut chef du personnel Madame Têtard dont le professionnalisme le subjugué. À sa grande surprise, ces réformes n'eurent pas le succès escompté. Depuis quatre ans, la boîte perd de l'argent et mange ses réserves. Le propriétaire mort, il espérait, à l'enterrement, rencontrer son héritier parti à l'âge de 18 ans en Amazonie. Mais le retour du fils prodigue n'eut pas lieu. Même à l'enterrement de son père, le nouveau tout-puissant décideur de Keféton resta invisible. Tout continuera donc comme avant, mais pour combien de temps ? Naturellement, le personnel ne doit même pas deviner ses angoisses.

Stalinette. (40 ans). Barbara Têtard, surnommée Stalinette dans les étages inférieurs, dort mal depuis le jour où elle s'est retrouvée brutalement au chômage. Elle ressentit son engagement à Keféton comme un miracle. Bien décidée à ne pas se faire avoir une deuxième fois, elle fit tout ce qu'il fallait pour gravir rapidement les échelons et gagna la confiance du Président au moment où celui-ci se trouva désemparé devant la nécessité de devoir décider seul. Tant qu'elle a sa confiance, elle gardera cette place de chef du personnel. Pour ce faire, elle doit contrôler son petit monde, savoir tout ce qu'il s'y passe, choisir des gens qui sans elle ne seraient rien et éliminer sans pitié tous ceux qui pourraient un jour être dangereux.

Albert. (40 ans). Il dort mal depuis que pour offrir à sa femme la maison de ses rêves, il s'est endetté plus que de raison. Détenteur d'une maîtrise

de droit, il a raté tous les concours qui lui auraient ouvert les portes de la magistrature ou du barreau. Néanmoins, il a tout de même trouvé une place en or qui lui permit d'acheter cette demeure et d'épater sa famille. Il faut absolument qu'il la garde... Sa vie dépend des caprices de Stalinette qui apprécie sa soumission et parfois son humour.

Margueritte. (45 ans). Marguerite dort mal à l'idée que quelqu'un puisse apprendre un jour qu'elle n'a pas son bac. À la recherche d'un emploi, elle s'est spécialisée dans les méthodes de recrutement, pour lesquelles elle s'est découverte une véritable passion. À tel point, qu'elle se mit, presque par hasard, à conseiller un ami qui cherchait une commerciale. En remerciement, il lui fit une bonne publicité et le bouche à oreilles aidant, ses talents attirèrent l'attention de Barbara Têtard qui eut l'amabilité de croire sur parole à la réalité de ses diplômes. À 45 ans, elle sait qu'une telle chance ne se reproduira plus.

Ferdinand. (28 ans). Diplômé de Science Pô, il aurait pu trouver un bon boulot, mais sa mère a estimé qu'il serait bon qu'il fasse ses armes dans l'entreprise que dirige son père. Ferdinand est, en effet, le fils du président qui aurait préféré voir sa progéniture sous d'autres cieux, mais qui n'a jamais rien pu refuser à sa femme. Témoin impuissant de la nullité de Barbara Têtard et de la catastrophe où son père et elle conduisent la boîte, Ferdinand fait de la résistance.

Sylvie. (28 ans). La jolie fille qui n'aurait d'autres soucis que de profiter de l'existence et de la générosité de ses prétendants, si elle n'avait la responsabilité d'un enfant. Malgré tout, la vie est belle. D'un naturel chaleureux, elle s'entend avec tout le monde et a un principe : « dès qu'elle quitte la boîte, elle n'y pense plus ». Elle l'avait suivi sans trop de problèmes jusqu'au moment où « Madame le Directeur » lui a proposé, contre augmentation, de travailler directement pour elle. Depuis, elle ne dort plus si bien.

Francis. (35 ans). Engagé, il y deux mois comme standardiste, il a décidé d'améliorer son lieu de travail en y installant des cactus. Il aime ce métier qui lui permet de voir tout le monde et comble son envie d'observation. Il a un secret, mais aimerait qu'il ne soit pas connu trop tôt.

Nora. (30 ans). Originnaire d'une banlieue qualifiée de difficile, Nora a déjà fait plusieurs boulots qui l'ont rendue sceptique sur le système. Elle aime les hommes bien bâtis et désinvoltes et cherche un job qui lui permettra de profiter de la vie. C'est par le plus grand des hasards qu'elle décide aujourd'hui de frapper à la porte de Kéféton...

Valentin. (28 ans). Fonctionnaire et fier de l'être, il est en mission d'observation dans un groupe privé. Conscientieux, il note soigneusement tout ce qui se passe et réfléchit à la possibilité d'adapter ses observations dans le cadre de l'administration.

b.fripiat@noos.fr

ACTE 1

Scène 1

Ferdinand. *(Au téléphone).* Maman, laisse-moi parler ! J'en ai marre de papa, de sa boîte et surtout de sa Têtard, une arriviste juste bonne à mettre en faillite les boîtes où elle travaille. D'ailleurs, l'actionnaire principal en est mort.

Choquée, elle lui rappelle qu'il est mort du cancer.

Son cancer n'était qu'un prétexte. Quand on veut mourir, on trouve toujours une raison. La vérité, c'est qu'il a voulu éviter la honte d'être ruiné.

On frappe. Il soupire

Je te laisse, je dois recevoir un connard.

Il raccroche

Entrez !

Personne n'entre.

Scène 2

Ferdinand. *(Hurlant).* Entrez !

Sylvie. *(Entrant, toute timide).* La machine à café est en panne et on m'a dit que vous invitiez !

Ferdinand. *(Grognon).* On vous a dit ça ?

Elle confirme.

Alors, ça doit être vrai ! J'aurais dû laisser ma porte ouverte. Je vous prie de m'excuser de vous avoir obligée à frapper.

Sylvie. Ne vous excusez pas !

Ferdinand. *(Sérieux).* Ce n'est pas moi, c'est vous qui devez m'excuser !

Sylvie. *(Sans comprendre. Intimidée).* Ah !... Excusez-moi !

Ferdinand. Vous êtes nouvelle ?

Sylvie. Non !... Si !... Enfin, je travaille chez Keféton depuis 10 ans, mais dans ce service depuis 15 minutes.

Ferdinand. Qu'est-ce que le garçon peut servir à la gentille damoiselle ? Café, thé ou chocolat ?

Sylvie. Café !

Ferdinand. Du sucre ?

Sylvie. Quatre !

Ferdinand. Et un sucre au café, pour Madame ! *(Lui servant son café).* Comment avez-vous fait pour pénétrer dans le sein des seins ?

Sylvie. *(Comme pour s'excuser).* C'est Madame le directeur qui m'a appelée.

Ferdinand. (*Méprisant*). La directrice ?

Sylvie. (*Souriant*). Dans les étages, il est vivement conseillé de l'appeler Madame le directeur.

Ferdinand. À trois ans, elle s'est regardée dans une glace... Depuis, elle a pris le féminin en horreur. (*Jouant*). Je ne vous dénoncerai pas !

Sylvie. Merci ! (*Silence. Décidant de pratiquer la langue de bois*). Madame le directeur, comme tous les gens exigeants avec eux-mêmes doit être très exigeante avec ses collaborateurs directs.

Ferdinand. Vous savez, si vous n'avez rien d'intéressant à dire, vous n'êtes pas obligée de parler. (*Un temps*).

Scène 3

Marguerite. (*Entrant telle une tornade suivie d'Albert*). Cher Ferdinand, acceptez mon bonjour et permettez-moi de vous conceptualiser qu'en termes de communication, en termes de dynamisme et j'irai jusqu'à dire en termes d'entreprise, j'approuve pleinement votre initiative de pallier le dysfonctionnement de notre cafétéria en nous invitant à boire le thé...

Albert. (*Levant son index*). Ou le café !

Marguerite. Dans votre bureau. J'affirme que cette petite tasse de thé...

Albert. (*Levant son index*). Ou de café !

Marguerite. Conséquence directe de votre décision a provoqué une connivence intégralement positive. Je n'aurai que deux mots, Ferdinand : bra vo !

Albert. (*Levant le pouce*). Bra (*levant l'index*) vo !

Ferdinand. Ce n'est qu'une tasse de thé.

Albert. (*Relevant son index. Tout sourire*). Ou de café !

Marguerite. (*Choquée que Ferdinand ne joue pas le jeu en la remerciant de ses félicitations*). Apprenez à développer votre capacité d'accueil ! En vous flattant, Ferdinand, je vous gonfle. Je vous remplis d'air, Ferdinand. Et le jour où vous serez déstabilisé, vous irez rechercher au plus profond de vous-même cet air que je vous offre aujourd'hui. Au fait, je vous ai apporté un petit article que Madame le Directeur m'a conseillé sur la nécessité d'imposer la langue anglaise dans les entreprises ayant plus de dix employés.

Albert. Article très intéressant. (*Levant l'index*). Que j'ai lu.

Marguerite. Dites-moi, Ferdinand ! Qui est cette demoiselle dont le visage dilaté du front me dit quelque chose, qui a certainement joint une photo à son CV et dont j'ai dû participer à l'engagement ?

Sylvie. (*L'interrompant*). Je ne crois pas. Je suis entrée ici, il y a dix ans.

Marguerite. Votre cas a dû être examiné au cinquième étage sinon comment expliqueriez-vous que votre morphologie faciale m'interpellât ?

Albert. *(Levant l'index).* Ah !

Sylvie. Nous nous sommes croisées au deuxième lorsque votre photocopieuse était en panne.

Marguerite. *(Inquisitrice).* Votre nom ?

Sylvie. Sylvie Lattant.

Marguerite. Il ne me dit rien ! *(Inquisitorial).* Vous disiez être ici depuis... ?

Sylvie. Dix ans.

Marguerite. *(Cherchant).* Sylvie Lattant ! Non ça ne me dit rien du tout !

Elle prend un air grave, voire méchant et se tourne vers Albert.

Alors, j'en tire la même conclusion que vous, Albert.

Albert. C'est grave !

Marguerite. *(Tel un juge énonçant un verdict).* Mademoiselle n'a pas le droit d'être à cet étage !

Albert. C'est encore plus grave !

Marguerite. *(À Ferdinand, telle une mère prenant son petit en défaut).* Je devrais vous gronder ! Si un membre de l'encadrement peut exceptionnellement, sur convocation écrite et justifiée, pénétrer ce lieu, le 5e étage est rigoureusement interdit au petit personnel.

Albert. C'est très grave !

Marguerite. Je peux comprendre qu'il vous faille calmer votre libido. Et je trouve normal qu'un fils de P.D.G., diplômé de science Pô, utilise une fille pour se préparer à son devoir conjugal. Mais, entre nous, Ferdinand, il existe d'autres endroits.

Albert. C'est quand même très grave !

Sylvie. C'est Madame le Directeur qui m'a convoquée pour que je travaille avec vous.

Albert. C'est grav... *(Se rattrapant en mettant les mains derrière le dos pour prendre une contenance).* C'est autre chose.

Marguerite. *(Rectifiant son comportement en une seconde).* Soyez la bienvenue ! *(Se présentant).* Marguerite !

Albert. *(Claquant des talons).* Albert.

Ferdinand. *(L'imitant).* Ferdinand.

Sylvie. Enchantée, moi c'est Sylvie.

Long silence que Sylvie veut meubler.

Vous avez vu les plantes que le gardien a achetées pour garnir le hall d'entrée ?

Albert. *(Que le sujet gêne car il ne faut surtout pas émettre une opinion avant de savoir comment la directrice va le prendre).* Tout le monde les a vues, je crois !

Sylvie. *(Gentille).* Vous ne les aimez pas ?

Albert. (*Espérant lui faire comprendre qu'il ne faut pas encore parler de ça, avant de connaître l'opinion de la directrice*). Il est un peu tôt pour dire si l'initiative est heureuse.

Marguerite. (*Espérant aussi que Sylvie comprenne*). Je crois aussi ! A-t-il agi dans l'intérêt de notre entreprise pour le profit de tous ? La question est complexe et sa réponse mérite une longue réflexion.

Sylvie. (*Naturelle*). Un gardien qui offre des plantes... Ce n'est tout de même pas fréquent.

Scène 4

Stalinette. (*Entrant*). Sylvie, vous êtes là ! Je vous présente votre nouvelle équipe. À tout seigneur tout honneur, voici Ferdinand jeune, diplômé de science Pô et fils de notre Président Directeur Général. (*Bas à son oreille mais pour que tout le monde entende*). Toujours utile à savoir. Je plaisantais. (*Montrant Marguerite*). Marguerite dont les doigts de fée gèrent toutes les candidatures. (*Montrant Albert*). Albert, notre docteur en droit, avec qui un licenciement est toujours économique, pour nous, enfin pour Keféton. Mais Keféton, c'est nous. N'est-ce pas Albert ?

Albert. Tout à fait, Madame le Directeur !

Stalinette. Mes chers collègues et néanmoins amis, je vous présente officiellement Sylvie qui va intégrer notre équipe en tant que conseillère.

Marguerite. (*Hyper diplomate*). Soyez la bienvenue et permettez-moi de vous le dire, car ces messieurs n'oseront pas, vous êtes ravissante.

Sylvie. (*Ayant l'impression d'être atterrie sur une autre planète*). Re Bonjour !

Albert. (*Heureux de montrer qu'il a fait de l'anglais*). Welcome !

Stalinette. Ses dix ans de maison éclaireront ce cinquième étage (*d'une voix convenue*) qui terrorise tout le monde. (*Rires de complaisance qu'elle interrompt brutalement en se lançant dans une explication technique*). Des informations concrètes sur les gens qui démissionnent nous ont fait défaut dans le passé. Grâce à une personnalité conviviale et positive, Sylvie connaît le monde de Keféton et pourra nous informer sur la personnalité des démissionnaires.

Albert. (*Heureux de montrer qu'il a compris*). Surtout s'ils passent à la concurrence.

Stalinette. (*Souriante*). Albert !

Albert. (*Flatté d'être appelé*). Madame le Directeur ?

Stalinette. (*Trouvant cette mise au point inopportune*). Je m'étais fait comprendre à demi-mot.

Albert. (*Se mordant les lèvres*). Je vous prie de m'excuser.

Stalinette. (*Cassante*). Le jour où j'aurai besoin d'un imbécile pour traduire mes pensées, je ferai appel à vous.

Elle observe calmement son effet.

Je vous le promets. (*Passant à autre chose et désireuse d'intégrer à la conversation Ferdinand qui reste ostensiblement à l'écart*). Ainsi, il paraît que nous disposons dorénavant d'une nouvelle cafétéria ?

Marguerite. Grâce à une heureuse initiative de notre jeune ami. Barbara, je vous sers une (*heureuse de caser son anglais*) cup of tea ?

Albert. (*Levant son index*). Or coffee ! (*Un temps*). Vous ne prenez pas de sucre, je crois ?

Stalinette. Si, pourquoi ? (*Léger froid*).

Marguerite. (*Volant au secours d'Albert*). Chère Barbara, votre annonce en vue d'acquérir les services d'une psychocadrologue est parue ce matin.

Stalinette. J'ai vu. Je trouve le design un peu petit.

Albert. C'est à cause de la page qui est trop grande.

Stalinette. Néanmoins, je ne suis pas très satisfaite de moi.

Marguerite. Barbara, m'autorisez-vous un petit reproche ?

Stalinette. J'exige que vous me critiquiez.

Marguerite. Vous êtes trop dure avec vous-même ! Car la force de ce design, c'est justement sa petitesse.

Albert. Je crois aussi.

Stalinette. Je me rangerai donc à votre opinion, une fois de plus !

Rires forcés. Elle trône.

Que pensez-vous de l'initiative de notre gardien ? (*Silence*).

Marguerite. Et vous ?

Stalinette. (*Pas dupe*). Non, vous d'abord.

Albert. Comme toute initiative, il y a du pour et du contre.

En parlant, il scrute le visage de Stalinette espérant une indication sur ce qu'il doit dire. Elle reste de marbre.

D'un côté, acheter à ses frais des plantes pour garnir l'entrée part probablement d'un bon sentiment... D'un autre côté...

Stalinette. D'un autre côté ?

Albert. Comment dirai-je ?

Stalinette. (*L'aidant*). Est-ce son rôle de prendre ce genre d'initiatives ?

Albert. Voilà, c'est la question que je me posais.

Stalinette. Et votre réponse ?

Albert. Poser la question, c'est y répondre.

Stalinette. (*Sonnant l'hallali*). D'autant plus que d'un point de vue esthétique, le choix est loin d'être parfait.

Marguerite. (*Fonçant dans la brèche*). Pour tout vous dire, je trouve ces plantes pleinement affreuses.

Stalinette. Ah bon ?

On peut se demander si elle ne le fait pas exprès.

Moi je trouve les plantes jolies. C'est le pot qui m'insupporte.

Marguerite. Vous avez raison, ce pot est une horreur.

Albert. (*Volant au secours de Marguerite*). Personnellement, je suis très peu versé dans l'esthétique florale, mais je puis témoigner que Marguerite m'a dit, avant votre arrivée, à quel point ce pot l'insupportait.

Marguerite. J'ai même failli lui demander de l'enlever, mais j'attendais votre feu vert.

Stalinette. Je l'ai fait. Il a refusé.

Marguerite. (*Exagérément outrée*). Comment ?

Stalinette. C'est l'inconvénient avec le petit personnel qui prend des initiatives. Ils n'ont pas le recul nécessaire pour y remédier. En plus, dans le cas présent, je crains qu'il ne s'agisse d'un E.A.R.

De la tête, Sylvie montre qu'elle ne comprend pas. Ferdinand lui explique sur un ton qui montre qu'il n'y croit pas.

Ferdinand. Enfant Adapté Rebelle

Sylvie. Il est jeune, mais tout de même.

Marguerite. Ce sont des termes d'A.T.

Albert. (*Fier*). Analyse transactionnelle.

Marguerite. (*Daignant expliquer à Sylvie*). Si vous voulez, la réaction de ce genre d'individu, c'est « Maman, je ne finirai pas mes pommes de terre ».

Stalinette. Que proposez-vous ?

Marguerite. (*Inquisiteur*). La porte ! Pour faute grave.

Albert. (*Professionnel*). Dans ce cas, il serait bon que son refus se fît devant témoin.

Ferdinand. (*Corrigeant son français*). Fasse.

Stalinette. Sylvie, allez nous le chercher !

Sylvie sort.

Scène 5

Marguerite. (*Charmante*). Elle est un peu jeune, mais charmante.

Stalinette. (*Cynique*). Avec un enfant qui l'aide à apprécier la chance qu'elle a de travailler pour Keféton.

Ferdinand. (*Intéressé par le physique de Sylvie*). Mariée ?

Stalinette. (*Souriante*). Fille mère (*nuançant*) d'après ce que j'ai compris.

Marguerite. (*Accompagnant le cynisme de Stalinette*). Ce sera une fille obéissante.

Scène 6

Sylvie entre.

Stalinette. Déjà ?

Sylvie. Il sortait de l'ascenseur.

Stalinette. Entrez, Monsieur !

Francis entre.

Francis. (*Entrant et s'adressant à Stalinette*). Madame le directeur, (*à Marguerite*) Madame, (*à Albert et à Ferdinand*) Messieurs.

Stalinette. Je vous renouvelle ma prière de bien vouloir nous débarrasser des plantes que vous avez eu la malencontreuse idée d'acheter.

Francis. C'est fait, Madame le directeur. Je montais vous en informer.

Stalinette. Alors, pourquoi aviez-vous refusé de le jeter ?

Francis. Moi, Madame le directeur ?

Stalinette. (*Outrée*). Me traiteriez-vous de menteuse ?

Francis. Loin de moi cette idée, Madame le directeur. Je suppose que j'ai dû mal m'exprimer. Néanmoins, je n'avais aucunement l'intention de vous désobéir puisque j'ai jeté le bac à fleurs.

Stalinette. Merci, vous pouvez disposer !

Il sort.

Scène 7

Marguerite. Quel culot !

Stalinette. Il n'est pas à sous-estimer !

Albert. Il avait deviné le piège.

Marguerite. Pourtant, son CV ne comportait aucun diplôme.

Stalinette. (*D'une voix pleine de mépris*). Ils les cachent.

Marguerite. Et si nous témoignions qu'il a refusé ?

Albert. (*Acquiesçant*). Si nous sommes unanimes, c'est sa parole contre la nôtre.

Ferdinand. Nous ne le serons pas.

Stalinette. Comment ?

Marguerite. (*Consternée*). Vous oseriez vous abstenir ?

Ferdinand. Je dirai la vérité.

Albert. Vous pourriez nous faire condamner pour faux témoignage.

Marguerite. (*Paniquée*). Vous ne feriez pas ça ?

Ferdinand. Si !

Stalinette. (*Soucieuse de calmer les esprits*). Je vous comprends, Ferdinand. Vous devez vous retrouver confronté à une vieille scène de votre adolescence. Votre réaction ne s'explique que par un « sentiment réactivité », une sorte d'élastique.

Ferdinand. (*Las*). Barbara, veuillez me dispenser de votre jargon psychopathologique ! Outre le fait qu'il est en train de décourager ceux d'entre nous qui désirent encore travailler et de rendre débile tout l'encadrement, votre jargon m'énerve.

Stalinette. (*Agressive*). Votre propos cache une transaction cachée à double-fond. En fait ce que vous voulez me dire, c'est : « Barbara, voulez-vous demander à votre intelligence de cesser de m'éclabousser ? ».

Scène 8

La voix du Président se fait entendre ! Ils se mettent en rang d'oignons, sauf Ferdinand qui reste ostensiblement assis

Président. (*Hors scène*). Comment ça va ? Le moral est bon ? La santé est bonne ? Tout va bien ? (*Un temps*). Bonjour, Thérèse, comment ça va ? Le moral est bon ? La santé est bonne ? Tout va bien ?

Il entre suivi de Valentin qui reste debout à côté de la porte. Il possède un petit carnet qui ne le quittera jamais et prend soigneusement note.

Bonjour, Marguerite ! Comment ça va ? Le moral est bon ? La santé est bonne ? Tout va bien ?

Marguerite. Bonjour, Monsieur le Président.

Président. Bonjour, Albert ! Comment ça va ? Le moral est bon ? La santé est bonne ? Tout va bien ?

Albert. Mes respects, Monsieur le Président.

Président. Et la petite Sylvie... Alors ? On s'élève au cinquième étage ? Comment ça va ? Le moral est bon ? La santé est bonne ? Tout va bien ?

Sylvie. Très bien, je vous remercie.

Président. (*A Stalinette*). Enfin, la meilleure de toutes ! Comment ça va ?

Stalinette. Très bien, Monsieur le Président.

Président. Le moral est bon ?

Stalinette. Très bon, Monsieur le Président.

Président. La santé est bonne ?

Stalinette. Très bonne, Monsieur le Président.

Président. Tout va bien ?

Stalinette. Tout va pour le mieux dans la meilleure des entreprises, Monsieur le Président.

Président. Je vois que vous n'avez rien perdu de votre esprit positif. (*À Ferdinand*). Bonjour, fiston !

Ferdinand. (*Se moquant ostensiblement de lui*). Papa, Comment tu vas ? Ton petit moral est bon ? Ta petite santé est bonne ? Ta petite vie va bien ?

Président. (*Habitué à l'ironie de son fils*). Ça va ! Enfin, dans la mesure où ça peut aller au retour d'un enterrement.

Marguerite. (*Histoire de dire quelque chose*). Vous avez bien présenté nos condoléances à l'épouse de notre actionnaire ?

Président. (*Vexé*). À votre avis ? (*Un temps*). Permettez-moi de vous présenter Valentin Machin

Valentin. (*L'interrompant*). Chausse !

Président. Pardon ?

Valentin. Je m'appelle Valentin Chausse et non pas Machin.

Albert. Dommage pour la rime !

Marguerite. (*Pouffant de rire*). Vous auriez aussi pu vous appeler Machin chose.

Président. (*Froidement fâché*). Vous parlez de mon invité.

Marguerite. (*Calmée*). Ce n'était qu'une petite plaisanterie.

Président. Bien, lorsque vous aurez fini de plaisanter, je vous présenterai Valentin (*hésitant*)

Valentin. Chausse ! Comme les souliers.

Les autres ne comprennent pas. Valentin explique.

Chausse avec « au » et deux « s ».

Ils comprennent.

Président. Valentin Chausse, représentant de l'Administration

Les autres. (*Terrorisés*). Fiscale !

Président. Mais non ! Il n'y a pas que l'administration fiscale. Le directeur de Monsieur Valentin est un de mes amis au Rotary.

Les autres écoutent l'histoire comme un conte de fée.

Lors d'un repas que nous faisons pour lutter contre la faim dans le monde. (*D'une voix d'enseignant*). Le problème de la faim dans le monde c'est qu'on n'en voit pas la fin ! (*Amusé*). On ne voit pas la fin de la faim, c'est amusant.

Les autres rient sauf Ferdinand et Sylvie.

En discutant à la fin du repas, mon ami et moi avons conclu que le privé et le public ne se connaissent pas assez. Nous avons décidé de nous échanger, de temps en temps, quelques pions (*trouvant ce mot maladroit*) quelques éléments, enfin des gens comme vous. Valentin va nous observer et fera des propositions à son administration. Ensuite, à mon tour, je lui enverrai quelqu'un.

Stalinette. Mais c'est une excellente idée ! Soyez le bienvenu, Monsieur Chose

Albert. *(Rectifiant)*. Machin !

Valentin. Non, Chausse !

Marguerite. *(Rattrapant Albert)*. Votre nom est charmant.

Valentin, en bon élève qui a bien compris sa première leçon, va devant Stalinette et imite le P.D.G. sans aucune intention de se moquer de lui.

Valentin. *(À Stalinette qui se sent mal à l'aise)*. Comment ça va ? Le moral est bon ? La santé est bonne ? Tout va bien ? *(À Albert tout aussi mal à l'aise)*. Comment ça va ? Le moral est bon ? La santé est bonne ? Tout va bien ? *(À Marguerite qui sourit gênée)*. Comment ça va ? Le moral est bon ? La santé est bonne ? Tout va bien ? *(À Sylvie)*. Comment ça va ? Le moral est bon ? La santé est bonne ? Tout va bien ?

Sylvie. Enchantée !

Valentin. *(À Ferdinand)*. Comment ça va ? Le moral est bon ? La santé est bonne ? Tout va bien ?

Ferdinand. Soyez le bienvenu, mon vieux. Croyez-moi, vous n'allez pas vous ennuyer.

Valentin. Je ne m'ennuie jamais. C'est la première chose qu'on nous apprend dans l'administration. Il y a même des stages pour ça.

Président. *(Qui n'a aucune envie qu'une discussion s'installe entre son fils et Valentin)*. Pourquoi tout le monde se trouve-t-il dans le bureau de mon fils ?

Albert. *(S'excusant presque)*. La machine à café est en panne.

Valentin. *(Explosant de rire)*. Voilà quelque chose qui n'arrive jamais dans l'Administration.

Marguerite. Ferdinand nous a invités.

Président. Il a fait science Pô pour tenir un tabac !

Valentin. *(À Ferdinand)*. Quoi ? Vous avez remplacé la machine à café au pied levé ? Ça c'est du dynamisme ! Une catastrophe vous arrive et tout de suite, vous avez la solution. Comment avez-vous pu vous procurer une cafetière si tôt le matin ?

Ferdinand. J'en avais prévu une pour le cas où !

Valentin. *(Notant)*. Proposition N°1 : installer une machine à café dans tous les bureaux au cas où le distributeur réglementairement situé au même étage tomberait en panne.

Président. Je ne sais pas si mon fils constitue un bon exemple pour l'administration.

Stalinette. *(Désireuse de montrer qu'elle aide Ferdinand)*. Si vous le permettez, Monsieur le Président, je crois que l'idée de Ferdinand, en termes d'initiative, mérite plutôt une bonne note. Votre fils eut été un bon évémère.

Ferdinand. *(Absolument pas reconnaissant)*. Un quoi ?

Stalinette. Un évémère ! Fondateur et premier législateur d'un groupe.

Ferdinand. Connais pas !

Président. De toute façon, c'est trop tard. Le groupe est formé.

Valentin. *(Notant).* Vocabulaire : Évémère ! Fondateur et premier législateur d'un groupe. Je vais les scotcher dans l'Administration avec ce genre de trucs. C'est vrai, on adore utiliser des mots que personne ne comprend.

Président. Justement, l'évémère aimerait vous parler, en particulier

Albert. *(Réagissant au quart de tour).* Je vais me retirer, j'ai du travail.

Marguerite. Je vous accompagne, je suis débordée.

Sylvie ne sait quoi faire, hésite et finit par sortir.

Président. Ferdinand, je crois que Valentin aimerait visiter les étages.

Ferdinand et Valentin sortent.

Scène 9

Stalinette. Vous avez rencontré notre nouvel actionnaire ?

Président. Il n'était même pas à l'enterrement !

Stalinette. Ils n'ont peut-être pas réussi à le prévenir. En Amazonie, on ne doit pas être facile à joindre.

Président. S'il pouvait y rester en Amazonie !

Stalinette. Vous le connaissez ?

Président. Monsieur de Pinancour et moi avons travaillé ensemble pendant 25 ans, fait des sorties, eu plein d'aventures, mais il ne m'a jamais présenté le moindre membre de sa famille. Manière de me faire comprendre que nous n'étions pas du même monde. Ce n'est pas de ça que je voulais vous parler.

Stalinette. Je vous écoute.

Président. Pourquoi avez-vous placé Laurence Vasseur dans la dernière charrette ? Nous étions en contact personnel avec elle et...

Stalinette. *(Intraitable lorsqu'elle exige de la dureté).* Nous étions peut-être en contact personnel avec elle, mais je n'accepte pas que l'on utilise avec moi le vieux truc des transactions tangentielles. Je lui ai demandé où elle avait classé le dossier Folipont et savez-vous ce qu'elle m'a répondu ? *(Un temps).* Pourquoi ? *(Un temps).* Vous avez bien entendu, elle a répondu « pourquoi ». Et s'il n'y avait que cela... Devant ma légitime colère, elle a souri en me disant que lorsqu'elle classe un dossier, celui-ci devient une affaire classée. Rire jaune de sa propre incapacité, ça s'appelle la transaction du pendu. Ça n'importe où, mais pas chez Keféton.

Président. *(Ennuyé).* Je comprends bien sûr ! Mais on la connaissait.

Stalinette. Monsieur le Président, lorsque vous hésitez à vous séparer d'un employé qui n'est pas à la hauteur sous prétexte que vous le connaissez, c'est votre moi parent qui contamine votre moi adulte.

Président. *(De la voix de celui qui aimerait se faire comprendre à demi-mot).* Mon moi parent a peut-être de bonnes raisons. Elle pourrait être ma fille.

Stalinette. *(Sans comprendre).* Je sais...

Président. *(Étonné).* Vous savez ?

Stalinette. *(S'expliquant).* Je sais compter.

Président. *(Essayant de se faire comprendre).* Fiez-vous à votre comptabilité !

Stalinette. *(Comprenant).* Elle aussi ? Cela fait la troisième.

Président. Ma chair est faible.

Stalinette. Il y en a d'autres qui méritent votre affectivité à Keféton ?

Il acquiesce.

Président. Avant de vous séparer de quelqu'un qui a moins de 40 ans, vous m'en parlez.

Stalinette. Promis ! On peut réengager Laurence à un autre étage !

Président. *(D'un ton qui ne souffre aucune contradiction).* Vous m'obligeriez.

Stalinette. Considérez la chose faite. *(Un temps).* Je m'en occupe immédiatement.

Elle sort. Il reste, pensif.

Scène 10

Ferdinand. *(Hors scène).* On peut rentrer ?

Président. Oui !

Ferdinand entre suivi de Valentin.

Tu attendais ?

Ferdinand. C'est mon bureau.

Président. Tu aurais pu rester, si tu ne prenais pas continuellement un malin plaisir à démolir madame la directrice.

Ferdinand. Sais-tu que nous sommes les deux seules personnes à ne pas avoir à gérer la paranoïa de cette folle ?

Président. Je ne te savais pas psychiatre.

Ferdinand. Plus personne ne répond au téléphone car ça ne rentre pas dans son calcul de rentabilité.

Valentin. *(Au public).* Chez nous aussi, pour répondre au téléphone, c'est toujours la bagarre.

Ferdinand. *(Au président).* Le destin de gens, ici depuis 20 ans, se joue subitement sur une courbe d'ordinateur.

Valentin. *(Au public).* Chez nous, on est tranquille : on n'a jamais pu relier les nouveaux ordinateurs aux nouvelles imprimantes.

Ferdinand. *(Au président).* Quand elle vire scientifiquement trois personnes dans un service de dix, l'ordinateur ne lui dit pas que les sept autres se regardent en se demandant qui sera le prochain et quels sont les moyens d'éviter la prochaine charrette.

Valentin. *(Au public).* Nous quand on veut virer quelqu'un d'un service, il faut qu'il accepte de changer de poste. Pour le convaincre d'accepter, on lui offre une promotion. Comme ça, plus tu es nul, plus tu montes...

Président. *(Sarcastique).* Heureusement qu'on t'a pour éviter la faillite.

Valentin. *(Au public, fier).* Nous, on ne peut pas faire faillite. 50 ans de moyenne d'âge, vous imaginez les indemnités de licenciement. C'est simple, on ruinerait l'Etat.

Ferdinand. *(Au président).* Quand tous les dégoûtés auront quitté ta boîte, il ne restera plus que les dégoûtants.

Valentin. *(Au public).* Et quand tous les retraités auront quitté l'administration, il ne restera plus que les retraitants. *(Pense que retraitant ne va pas).* Non, ça ne marche pas !

Président. S'il n'y avait ta mère, je te virerais.

Il sort. Ferdinand va à la porte et lui crie.

Ferdinand. Parmi les femmes qui te dirigent, c'est encore celle que je préfère.

Valentin. *(Au public).* Heureusement qu'il y a la famille. *(À Ferdinand).* Je peux rester avec vous ?

Ferdinand acquiesce.

Enfin, on s'amuse bien dans le privé.

Scène 11

Passant la tête par la porte.

Sylvie. Je peux entrer ?

Ferdinand. Vous avez déjà trouvé la cachette du palmier ?

Sylvie. Pardon ?

Ferdinand. Vous vouliez revenir, avez entendu du bruit et vous vous êtes cachée derrière le palmier en plastique. Je le sais, je fais pareil !

Valentin. *(Notant).* Proposition N°2 : installer des palmiers en plastique dans tous les couloirs, ça facilite les contacts intimes.

Ferdinand. Une tasse de café ?

Sylvie. Volontiers !

Valentin. Moi aussi !

Sylvie. Je voulais vous dire que j'ai beaucoup apprécié votre intervention en faveur du gardien.

Ferdinand. Et moi le fait que vous l'avez prévenu.

Sylvie. J'allais lui en parler, mais il était déjà au courant.

Ferdinand ne la croit pas, mais comprend sa méfiance. Il décide de passer à autre chose.

Ferdinand. J'ai peut-être été un peu dur avec vous tout à l'heure. Je vous prie de m'en excuser.

Sylvie. Évitions les excuses entre nous, c'est trop compliqué. Vous ne l'aimez pas ?

Ferdinand. Qui ?

Sylvie. Stalinette !

Ferdinand. Stalinette ?

Sylvie. C'est ainsi qu'on l'appelle dans les quatre premiers étages.

Valentin. (*Amusé*). Pourquoi « ette » ?

Sylvie. Parce qu'elle n'a pas droit de vie et de mort sur les gens qui veulent quitter Keféton.

Ferdinand. Bien vu !

Sylvie. (*Complice*). Finalement, à nous deux, on a peut-être sauvé quelqu'un !

Valentin. (*Au public, triste*). Chez nous, comme personne n'est jamais viré, nous ignorons ces moments d'émotion.

Ferdinand. Ce ne sera pas toujours aussi facile !

Sylvie. Je ne crains rien ! On ne m'interrogera pas sur les licenciés.

Ferdinand. (*Désolé de la décevoir*). Ils veulent savoir pourquoi certains démissionnent.

Valentin. (*Au public*). Chez nous, c'est parce qu'ils ont gagné au loto !

Ferdinand. Ils ont découvert que certains clients s'attachent au personnel et peuvent les suivre.

Valentin. (*Au public, triste*). Chez nous, les usagers ne s'attachent pas. Ils ne remarquent même pas quand on change de guichet.

Sylvie. Faudra réfléchir avant de parler !

Ferdinand. Votre place est dangereuse, Vous auriez dû refuser.

Sylvie. Ceux qui refusent les promotions de Stalinette obtiennent immédiatement un droit d'inscription dans la prochaine charrette.

Ferdinand. (*Vraiment désolé*). Je ne pourrai pas beaucoup vous aider.

Sylvie. Je sais !

Ferdinand. (*Intrigué*). Vous avez l'air de savoir beaucoup de choses.

Sylvie. C'est pourquoi Stalinette m'a appelée. Je voudrais vous demander un petit service ?

Il acquiesce. Valentin aussi.

Est-ce que je pourrai vous dire ce que j'aurai à lui dire avant de le lui dire. (*Un temps*). Vous voyez ce que je veux vous dire ?

Valentin. Tout à fait.

Sylvie. Ainsi, vous pourrez modifier mon propos de manière à ce qu'il ne nuise pas à nos collègues. D'accord ?

Ferdinand. D'accord ! (*Tout heureux de saisir une occasion*). On pourrait se fixer rendez-vous tous les jours au soir, au petit café d'en face.

Sylvie. Je ne pensais pas trouver un complice à cet étage.

Ferdinand. Si on est complice, on se tutoie et on se fait la bise.

Il agit selon ses dires.

Valentin. (*Au public, ému*). C'est beau !

Ferdinand. À tout à l'heure ?

Sylvie. Promis ! Je te laisse. (*Un temps, sortant*). Vous avez de la visite.

Elle sort.

Valentin. Qu'est-ce que ça palpète ! Si on pouvait palpiter comme ça dans l'administration

Scène 12

Nora. (*Entrant*). Bonjour !

Valentin. Ça n'arrête pas !

Ferdinand. Mademoiselle ?

Nora. Ferdinand, c'est lequel ?

Valentin montre Ferdinand.

Je suis la visite annoncée !

Ferdinand. Par qui ?

Nora. Par celle qui vient de vous donner trois bises.

Ferdinand. (*Redevenant grognon*). Nous avons rendez-vous ?

Nora. Invitez-moi à m'asseoir et je vous le dis !

Valentin. Asseyez-vous !

Il lui sert une tasse de café.

Nora. Merci ! Je cherche un job.

Valentin. (*Public*). Vous croyez qu'un jour une belle fille rentrera dans mon bureau au Ministère et me dira : je cherche un job ?

Ferdinand. Qui vous a laissée entrer ?

Nora. Le beau gosse du rez-de-chaussée m'a dit d'aller directement au 5^{ème} étage.

Ferdinand. Décidément, aujourd'hui, il a décidé de jouer avec le feu.

Nora. Il m'a dit de venir dans votre bureau. Il paraît que vous êtes un brave type et que vous pourriez m'aider.

Valentin. Je ne le connais pas depuis longtemps, mais je crois aussi que c'est un brave type.

Ferdinand. (*Commençant à se prendre au jeu*). Vous cherchez du boulot en tant que quoi ?

Nora. Ce que vous voulez.

Ferdinand. Que savez-vous faire ?

Nora. Tout sauf la médecine, c'est illégal.

Ferdinand. Vous avez des diplômes ?

Nora. Ça dépend des CV.

Ferdinand. Nous cherchons une conseillère spécialisée dans la psychocadrologie.

Nora. Aucun problème ! Plus le nom est tordu, plus le boulot est facile à faire !

Valentin. Nous c'est pareil ! Plus on utilise des mots tordus, plus les usagers nous laissent tranquilles. Ça facilite le boulot !

Nora. Avocat, plombier, électricien faut s'y connaître. Mais psychocadrologue, personne ne sait ce que c'est, tout le monde peut le faire. (*Un temps*). C'est bien payé votre truc ?

Ferdinand. 8.000 euro.

Valentin s'écroule.

Nora. Pour ce prix-là, j'apprends à nager.

Valentin. Moi aussi !

Ferdinand. Vous avez un CV ?

Nora. (*Le lui tendant*). Voilà !

Ferdinand. Faudra changer la photo !

Nora. Pourquoi ?

Ferdinand. Pour ressembler davantage à notre chère directrice.

Nora. Je vous propose un truc. En tant qu'entraîneur, je vous confie le financement de l'opération.

Ferdinand. Vous êtes libre à cinq heures ?

Nora. On ne peut plus libre.

Valentin. Il a combien de filles à la fin de la journée, celui-là ?

Ferdinand. (*Parlant du C.V.*). Que dites-vous d'une maîtrise en sciences psychomotrices de l'encadrement du département discovery of management de l'université de Toronto ?

Nora. S'ils vérifient ?

Ferdinand. Moins l'université existe, plus la vérification est aléatoire. *(Étonné)*. Vous habitez vraiment dans le XVIIe ?

Nora. Une boîte postale qu'on a louée à une trentaine.

Ferdinand. Je connais les questions qu'elle pose, je vous y préparerai. Reste le danger de l'analyse graphologique. Nous sommes une des dernière boîtes à y croire encore !

Nora. *(Oubliant le vouvoisement)*. Pas de problème, un de mes « ex » possède une écriture qui correspond à tout ce qui est psy. On lui a tellement bourré le crâne avec ça, qu'il s'est lancé dans des études de psycho. Évidemment, il a échoué. Maintenant, il est commercial.

Ferdinand. Et il acceptera de vous aider votre ex ?

Nora. Plutôt ! C'est moi qui l'ai fait entrer. *(Un temps. Amusée)*. J'ai une écriture de commercial. J'ai déjà aidé cinq copains à trouver un job.

Valentin. *(Au public)*. On a beau dire, c'est un autre monde !

Ferdinand. Quelle organisation !

Nora. Si un jour, vous cherchez un job, appelez-moi. Dans la cité, on a toutes les écritures à disposition. *(À Valentin)*. Idem pour vous !

Valentin. Trop tard, *(sincèrement désolé)* j'ai réussi un concours !

Ferdinand. Je vous remercie !

Nora. Normal, vous m'aidez, je vous aide !

Elle sort.

Valentin. *(Au public)*. On a beau dire, c'est un autre monde !

ACTE 2

Scène 1

Nora et Ferdinand sont sur scène. Nora est habillée comme Stalinette. Valentin assiste à la scène, passionné.

Nora. (*Répétant*). Donc, quand elle me demande mes qualités et mes défauts, je souris...

Ferdinand. Non !

Nora. Ah oui ! Je regarde en l'air pour montrer que je ne m'attends pas à la question. Et puis seulement, je souris.

Valentin. (*Commentant au public*). Sang froid face à l'imprévu.

Nora. (*S'amusant*). Je te regarde droit dans tes yeux pour te montrer que j'affronte ton adversité en face. (*Jouant à celle qui répond à la question*). Je préfère commencer par mes défauts.

Ferdinand. (*Le téléphone sonne, il se présente*). Ferdinand, bonjour !... Sylvie ?

Valentin. (*Au public, en confidence*). Ça y est, c'est fait. Ils sont ensemble.

Ferdinand. (*Au téléphone*). Bonjour, mon cœur, comment tu vas ? (*À Nora*). Sylvie dit que le rendez-vous se déroulera ici. Sors ! La directrice arrive.

Nora. Je vais où ?

Valentin. Le palmier à droite c'est la cachette.

Elle sort.

Scène 2

Ferdinand. (*Au téléphone*). Merci de m'avoir prévenu ! On forme une équipe super.

Valentin. (*Au public*). À côté de leur histoire, les feux de l'amour, c'est du pipi de chat.

Ferdinand. Tu es toujours d'accord pour ce soir ?

Stalinette entre. Il change sa voix.

À bientôt cher ami !

Il raccroche.

Stalinette. Pourrais-je vous emprunter votre lieu de travail ? J'ai un entretien de recrutement et je voudrais tester la débrouillardise de la candidate. Le gardien va l'envoyer dans mon bureau et...

Ferdinand. (*Faux Jeton*). Décidément, vous êtes redoutable.

Stalinette. (*Le visant directement*). C'est ma façon de ne redouter personne.

Ferdinand. (*Sans relevé le défi*). N'empêche, quelle créativité !

Stalinette. *(Tout à fait sincère).* Normal, mon cerveau gauche est plus développé que mon cerveau droit.

Valentin. *(Bas à Ferdinand).* Elle a deux cerveaux ?

Ferdinand. Un seul. Mais le sien est divisé.

On frappe.

Scène 3

Ferdinand. Entrez !

Nora. *(Très déférente).* Bonjour, Madame, bonjour Messieurs !

Ferdinand. Bonjour !

Valentin. Bonjour !

Stalinette. *(L'invitant à sortir).* Merci Ferdinand ! Vous pouvez rester Valentin. Vous comprendrez pourquoi Keféton n'a pas besoin de concours.

Ferdinand sort. Stalinette s'installe à son bureau. Valentin, invisible de Stalinette, assiste à l'entretien comme s'il assistait à un match de football dans lequel il encouragerait Nora.

Asseyez-vous Mademoiselle !

Nora. Merci !

Stalinette. Pas de problème pour me trouver ?

Nora. Le plan à l'entrée est très bien fait et la description de votre assistante très explicite.

Stalinette. Je lui transmettrai. Pourquoi désirez-vous travailler à Keféton ?

Nora. Votre annonce témoigne d'un esprit qu'on ne trouve pas dans les autres.

Stalinette. C'est l'esprit Keféton !

Nora. *(Récitant admirablement son rôle).* J'ai été très sensibilisée par le mot « dynamisme » associé au mot « entreprise ». J'aime cette image de dynamisme donnée à un concept abstrait. Et puis surtout, l'annonce Keféton possédait un très beau design d'autant plus marquant qu'il était petit.

Stalinette. *(Fière).* J'en suis l'auteur.

Nora. Je retire de mes propos tout ce qui pourrait apparaître pour de la flatterie.

Stalinette. *(Complice).* Trop tard ! Parlez-moi de vos activités extrascolaires !

Nora. J'ai fait du volley-ball dans l'équipe universitaire de Toronto.

Stalinette. Typiquement américain.

Nora. *(Parlant du volley).* Ça n'a pas grand intérêt.

Stalinette. (*Expliquant sa question*). Je déteste demander les diplômes. Cela crée un esprit de suspicion contraire à l'esprit Keféton.

Nora. (*Bonne élève*). Je retiendrai le truc.

Stalinette. Quel métier fait votre père ?

Nora. Il dirige l'Astrux, une société d'import-export située à Toronto.

Stalinette. L'import-export ne vous tente pas ?

Nora. Je déteste mélanger vie privée et vie professionnelle. Pas d'affectif, c'est ma devise.

Stalinette. Pourquoi avez-vous quitté votre emploi précédent ?

Nora. J'y étais très bien, mais je ne me voyais pas y restant toute ma vie. J'ai préféré démissionner.

Stalinette. Quelles sont vos prétentions ?

Nora. Mon entreprise précédente évaluait mes compétences à 7993 euro. J'ai retenu le chiffre car j'ai failli réclamer six euro d'augmentation pour qu'il y ait trois neuf de suite. (*Un temps*). J'aimerais bien ne pas régresser.

Stalinette. Je m'en voudrais. Keféton peut aller jusqu'à dix mille.

Nora. C'est parfait ! Quel est l'événement de cette entreprise ?

Stalinette. L'actionnaire principal qui vient malheureusement de décéder.

Nora. Je suis désolée.

Stalinette. On ne le voyait jamais. Voilà longtemps qu'il avait confié le leadership au père du jeune homme que vous venez de croiser. (*Satisfaite*). Quant au leader psychologique, vous l'avez devant vous.

Nora. Je l'avais deviné.

Stalinette. Je vais vous raccompagner. Au fait, la question est un peu traditionnelle, vous m'en excuserez, quels sont vos qualités et vos défauts ?

Nora. (*Regarde en l'air sourit puis affronte son regard*). Je préfère commencer par mes défauts. J'ai un besoin maladif que tout soit en ordre autour de moi. Il m'est arrivé de plaquer un garçon simplement parce qu'il ne remettait pas convenablement sa brosse à dents.

Stalinette. Et votre principale qualité ?

Nora. Je déteste le mensonge.

Stalinette. Votre écriture en témoigne.

Nora. Je lui dirai.

Stalinette. À votre écriture ?

Nora. Je plaisantais.

Stalinette. Nous aimons la plaisanterie à Keféton.

ACTE 3

Scène 1

Nous sommes dans le bureau de Ferdinand. Marguerite boit un café. Albert entre.

Albert. (*Entrant*). Marguerite, je suis content de vous voir.

Marguerite. Je suis débordée.

Albert. J'ai une surcharge pondérale au niveau du travail et je voulais savoir si vous ne pourriez pas me prêter votre secrétaire.

Marguerite. Je vous l'ai dit, je suis débordée. Demandez à la boîte d'intérim à côté. Ils doivent en avoir en rayon.

Albert. Oui mais leur stock n'est pas toujours de première qualité.

Marguerite. (*Câline*). Mais souvent de première fraîcheur, laissez-vous tenter !

Sylvie. (*Entrant*). Vous avez vu l'horrible distributeur de boisson qu'ils ont installé dans le hall.

Albert. Oui !

Marguerite. Comme tout le monde, tôt ce matin.

Sylvie. Quelle horrible couleur ! Il ne manquerait plus qu'une sono pour ouvrir une discothèque !

Marguerite. (*Volontairement méchante*). Transmettez le message au fils du patron, il paraît que vous êtes bien introduite.

Sylvie. (*Sur le même ton*). Ne parlez pas de ce que vous ne connaissez pas !

Albert. Vous commettez une erreur de calcul. Le fiston n'a pas aucun pouvoir !

Sylvie. Je m'en fous.

Elle sort, fâchée.

Scène 2

Marguerite. (*Haineuse*). Sale petite intrigante ! Et elle prétend avoir l'esprit Keféton.

Albert. Elle ne l'aura jamais l'esprit Keféton, jamais. L'esprit Keféton, ça ne s'attrape pas, ça s'acquiert.

Marguerite. C'est beau ce que vous dites là !

Albert. Je vous autorise à le répéter. (*Un temps, réfléchissant*). À condition que vous disiez bien que ça vient de moi.

Marguerite. Vous avez ma parole, Albert.

Elle va bloquer la porte.

Albert. Que faites-vous ?

Marguerite. Prenez-moi !

Albert. Ici ?

Marguerite. Et Maintenant !

Albert. Mais...

Marguerite. Allez ! Cette petite dinde m'a échauffée.

Albert. Vous avez lu la note de Madame le directeur déconseillant l'affectif entre les membres de l'entreprise ?

Marguerite. Il n'y aura pas d'affectif. Nous serons purement physiques. Allez !

Il la prend.

Albert. Je suis un cadre.

Marguerite. (*Jouissant*). Oui.

Albert. Je suis un cadre.

Marguerite. Oui.

Albert. Je suis un cadre.

Marguerite. Encore !

Albert. Je suis un cadre.

Marguerite. Mieux encore !

Albert. Je suis un cadre sup.

Marguerite. Oui, c'est bon !

Albert. Savez-vous ce qu'il leur fait aux petites secrétaires trop mignonnes le cadre sup. que je suis ?

Marguerite. Oui, je le sais.

Albert. Vous le savez ?

Marguerite. Oui, je le sais. Mais répétez-le moi ! Ça me fait du bien de l'entendre, j'aime.

Albert. Vous voulez que je vous dise ce qu'il leur fait ?

Marguerite. Oui ! S'il vous plaît ! Redites-le me le... Ciel, j'en perds mon français... Je vous en prie !!!!

Albert. Il les méprise.

Marguerite. (*Déçue*). Oh !

Albert. Il les oblige à se dépêcher de boire leur café brûlant dans son bureau. Et ...

Marguerite. Et ?

Albert. Moi aussi.

Marguerite. Je dois dire que cette séance de virtual reality m'a redynamisée.

Albert. Et moi alors !

Ils sortent. Nora et Valentin se servent une tasse de café.

Valentin. *(Imitant Albert).* Je suis un chef de service, je suis un chef de service, je suis un chef de service. Vous savez ce que je fais aux guichetières trop mignonnes ? Vous le savez ? Je mets des punaises dans leurs cocottes en papier, des somnifères dans le café qu'elles prennent à 16h57. Je suis un chef de service sup, je suis un chef de service sup sup, *(criant)* je suis un administrateur.

Nora applaudit puis s'installe.

Scène 4

Ferdinand. *(Entrant).* T'es là ?

Nora. Même s'il devient dangereux de te fréquenter.

Ferdinand. Que veux-tu dire ?

Nora. Ton petit flirt est dans le collimateur.

Ferdinand. Sylvie ?

Nora. Évidemment, pas moi. *(Un temps. Le regardant).* Je suis une femme de goût !

Valentin. Alors, j'ai toutes mes chances. *(Marmonnant).* Je suis un chef de service, je suis un chef de service...

(Regard décourageant de Nora).

Ferdinand. Que lui reproche-t-on vraiment ?

Nora. De trop fréquenter ton bureau.

Ferdinand. Qui lui a dit ?

Nora. *(Navrée par tant de naïveté).* Ton idylle est tellement discrète que tout le monde est au courant.

Ferdinand. Pourtant, je prends toutes les précautions possibles.

Nora. *(Ironique).* À mon avis, c'est ça le problème.

Valentin. Dans l'administration aussi, pour ce qui est de la bagatelle, tout finit par se savoir.

Ferdinand. *(Voulant lui rendre la pareille).* Elle est au courant de ton aventure avec le gardien ?

Nora. Oui, mais j'ai pris soin de lui expliquer qu'il n'y avait aucun sentiment de ma part. Elle a adoré ça !

Valentin est déçu par cette révélation.

Ferdinand. (*Sincèrement triste*). Pauvre Sylvie ! Je me demande parfois ce qu'une fille aussi intelligente et dynamique peut me trouver.

Valentin. En tout cas, ce n'est pas physique !

Ferdinand. Qu'est-ce qui est le mieux au fond ? Une relation sentimentale comme nous ou physique comme vous ?

Nora. Sache, graine de manager, que les Stalinettes, dans les entreprises, n'entendent jamais la vérité.

Ferdinand. Tu aurais un faible pour Francis ?

Valentin. Je crois bien !

Ferdinand. Il le sait ?

Nora. Je lui tiens le même discours qu'à StalINETTE.

Ferdinand. Pourquoi ?

Valentin. Pour le protéger. C'est toujours le plus bas placé qui saute.

Nora confirme.

Je commence à comprendre l'univers dynamique du privé.

Ferdinand. J'aimerais que Sylvie ne perde pas son emploi par ma faute.

Nora. Quand elle va voir que son prince charmant n'est même pas capable de la défendre contre une connasse alors que son père est P.D.G. de la boîte, elle va tomber de haut.

Valentin. (*Jouant la chanson de Brel*). Non, Jef, t'es pas tout seul...

Ferdinand. Très drôle ! (*À Nora, croyant avoir trouvé*). Tu pourrais l'aider ? Elle t'aime bien

Nora. Quand StalINETTE a quelqu'un dans le nez, personne n'y peut rien à l'exception de ton père.

Ferdinand. Tu pourrais essayer ! Tu me dois bien ça !

Nora. Que veux-tu dire ?

Ferdinand. (*Plus menaçant qu'il ne le voudrait*). Je te rapporte 9.000 euro par mois.

Valentin. (*Rectifiant*). 10 !

Nora. C'est du chantage ?

Ferdinand. (*Regrettant*). Non !

Nora. (*Explosant. Outrée*). Salaud, comment oses-tu me faire un truc pareil ?

Ferdinand. Mais...

Nora. Tes problèmes de cul, je n'en ai rien à foutre. Mais celui qui tente de me faire chanter, en général, le paie très cher. Tu vas apprendre à me connaître, Don Juan !

Valentin. Elle n'est pas contente.

Scène 5

Elle ouvre la porte et voit Sylvie.

Nora. (*Méchante*). Sylvie, j'ignorais que tu étais encore dans la boîte.

Elle sort.

Sylvie. J'espère qu'elle blague.

Valentin. (*Se voulant rassurant*). Elle blague.

Sylvie. (*A Ferdinand, ennuyé*). Vous vous êtes disputés ?

Valentin. Apparemment !

Sylvie. (*Jalouse, à Ferdinand*). Ça a l'air de t'inquiéter ?

Ferdinand. Non !

Sylvie. Rattrape-la, si tu veux !

Ferdinand. Tu crois ?

Sylvie. Bien sûr !

Ferdinand. J'y vais ?

Sylvie. Je te le demande.

Ferdinand. (*Sentant confusément qu'elle ne pense pas ce qu'elle dit*). Non finalement, je n'y vais pas !

Sylvie. Comme tu veux.

Ferdinand. Tu préfères que je n'y aille pas ?

Sylvie. Non !

Valentin. Si !

Ferdinand. Finalement, je n'y vais pas.

Valentin. C'est mieux !

Ferdinand. Après tout, je ne suis pas payé pour supporter ses caprices.

Valentin. Bien !

Ferdinand. En plus, elle n'est même pas jolie, aucune classe !

Valentin. C'est peut-être un peu de trop !

Sylvie. En somme, si elle t'avait plu, tu courrais.

Valentin. Voilà ! (*Bas à Ferdinand*). Portez-vous volontaire pour venir dans l'administration. On est incollable sur les caprices féminins.

Sylvie. Tiens, au fait, je venais te rendre ton bouquin.

Ferdinand. Ça t'a plu ?

Sylvie. Franchement, c'est un peu soporifique !

Ferdinand. (*En homme qui veut absolument que sa conquête partage ses intérêts*). Pour apprécier la qualité d'une poésie, tu dois la lire à haute voix.

Sylvie. (*En femme résignée*). Ah bon !

Il ouvre le bouquin et commence à lire.

Ferdinand. Écoute !

Oh ! Qui fera surgir soudain, qui fera naître
Là-bas, tandis que seul je rêve à la fenêtre
Et que l'ombre s'amasse au fond du corridor,
Quelque ville mauresque, éclatante, inouïe

Scène 6

Stalinette. (*Entrant*). Bravo ! Quel talent. Vous avez trouvé un titre ?

Valentin. (*Répondant avant Ferdinand*). Rêverie !

Stalinette. (*Très critique d'art*). Pas mal ! Mais un peu commun, je préférerais « éclatement ». (*Un temps*). Qu'en pensez-vous ?

Ferdinand. Pas grand-chose !

Stalinette. Normal : les auteurs sont incapables de trouver un titre percutant. Tous les éditeurs vous le diront.

Ferdinand. Je n'en suis pas l'auteur.

Stalinette. (*Déçue*). Dommage ! Je vous aurais aidé, j'aime le talent. Quand j'étais jeune, mon rêve était de devenir mécène.

Ferdinand. (*Préparant un mauvais coup*). Vous voulez l'adresse de l'auteur ?

Stalinette. (*Sincère*). Ce serait vraiment fair-play de votre part. (*Enthousiaste. Presque sympa*). J'ai toujours été fascinée par le monde artistique. Vous n'aurez pas affaire à une ingrate. Vous pouvez me croire. Ici, je suis dure parce que le monde de l'entreprise est dur. Mais, dans un domaine artistique, ce n'est pas pareil et je saurais y renvoyer l'ascenseur.

Ferdinand. (*Grand seigneur*). Aucun problème !

Stalinette. (*Heureuse*). Vraiment ?

Elle prend du papier.

Je suis une gamine. Gamine, mais efficace : nom, prénom, rue, arrondissement.

Ferdinand. (*Sur le même ton*). Hugo, Victor, Panthéon, Paris, 5e.

Valentin. (*Un temps*). Métro Luxembourg.

Stalinette. (*Du ton glacé de celle qui vient de recevoir une douche froide*). Ferdinand, pouvez-vous me laisser votre bureau ?

Ferdinand. (*Boudeur*). Encore !

Stalinette. S'il vous plaît !

Ferdinand. Je vais aller m'acheter des DVD.

Valentin. Je vous accompagne.

Ils sortent.

Scène 7

Sylvie. (*Gênée d'avoir assisté à la scène*). Je suis désolée.

Stalinette. (*Ayant repris le dessus*). Ne le soyez pas ! Au XIXe siècle, j'aurais été celle qui aurait découvert Victor Hugo. Cette aventure me conforte dans la perspicacité de mon jugement. (*Un temps*). Sylvie, il faut que je vous parle.

Sylvie. Je vous écoute.

Stalinette. Il paraît que vous n'appréciez pas notre distributeur de boissons ?

Sylvie. Hein !

Stalinette. Répondez-moi !

Sylvie. C'est vrai que je le trouve ridicule.

Stalinette. Vous oubliez que vous gagnez de l'argent avec ce distributeur.

Sylvie. Moi ?

Stalinette. Keféton reçoit 5 % du Chiffre de vente. Et Keféton, c'est vous. Donc, vous gagnez de l'argent.

Sylvie. Ma critique portait sur la couleur jaune.

Stalinette. Et bien, cette couleur est là pour que le personnel de Keféton consomme plus. Plus il consomme, plus Keféton gagne d'argent. Donc plus vous gagnez d'argent, puisque Keféton, c'est vous !

Sylvie. Sur la couleur, il est écrit Orangeade ! Or, il n'y a pas d'Orangeade !

Stalinette. Je leur ai posé la question ! Ils m'ont dit que les gens préféreraient la limonade.

Sylvie. (*N'arrivant pas à prendre la conversation au sérieux*). Pourquoi n'a-t-on pas mis limonade ?

Stalinette. Parce que c'est Orangeade France qui distribue !

Albert. (*Entrant*). Barbara pourrai-je vous parler ?

Stalinette. (*Énervée d'être interrompue*). Un instant Albert ! (*Transférant son énervement vers Sylvie*). En plus, cette couleur jaune qui vous gêne est la couleur de notre département administratif. Or, le distributeur se trouve au niveau de notre département administratif. Et cette marque de reconnaissance de la direction stimule le département administratif de Keféton.

Sylvie. (*N'en pouvant plus*). Si Orangeade France s'adapte au département administration de Keféton !

Elle sort.

Scène 8

Stalinette. (*Haineuse*). En plus, elle a le culot de se moquer du département administratif de Keféton !

Albert. Je crois qu'elle n'a pas l'esprit d'entreprise !

Stalinette. (*Le reprenant d'une voix terrible*). L'esprit Keféton ! Ici l'esprit d'entreprise, c'est l'esprit Keféton.

Albert. (*Crainitif*). En tout cas, elle ne l'a pas !

Stalinette. Quel est son contrat ?

Albert. On a oublié de lui en faire signer un !

Stalinette. Tant mieux !

Albert. Je crois qu'il serait plus prudent de le faire. Sinon, le tribunal risque de calquer son contrat sur le plus intéressant de la maison. De plus, je tiens à signaler qu'elle connaît personnellement plusieurs concurrents importants et qu'il ne nous sera pas possible de lui faire signer une clause de non-concurrence, vu que celle-ci doit être obligatoirement rémunérée.

Stalinette. Ça me rappelle quelque chose !

Albert. Nadine Loma ! Elle était dans la même situation. Heureusement, elle est partie en volant un dossier. Nous avons pu la neutraliser en l'accusant de vol.

Stalinette. Bien ! Je prendrai ces paramètres en ligne de compte. (*Un temps*). Vous vouliez me parler ?

Albert. Le réengagement de Laurence entraîne un sureffectif au 4^{ème} étage.

Stalinette. Comment peut-on y remédier ?

Albert. Que pensez-vous de Stéphanie Brillant ?

Stalinette. Son nom est justifié. Il paraît qu'elle est remarquable.

Albert. Son contrat à durée déterminée se termine fin de semaine.

Stalinette. (*Ennuyée de se séparer d'une jeune fille qu'elle apprécie*). Vous n'avez personne d'autres ?

Albert. (*Désolé*). Je ne vois pas !

Stalinette. C'est dommage, ne pourrait-on pas licencier ?

Albert. Licencier une personne pour la remplacer par une autre réengagée après avoir été elle-même licenciée ! Difficile à défendre aux prud'hommes ?

Stalinette. Nous ferons face à nos responsabilités.

Elle téléphone.

Monsieur le Président... Barbara Têtard. Je vous prie de m'excuser de vous déranger. Une décision délicate doit être prise contre une de nos collègues et néanmoins amies n'ayant pas encore atteint un certain âge. Vous voyez ce que je veux dire ?

Il lui demande qui elle veut virer.

Stéphanie Brillant.

Il l'informe qu'il n'est pas son père.

Je vous remercie, Monsieur le Président.

Elle raccroche et d'une voix sans pitié.

Albert, vous pouvez signifier à Mademoiselle Brillant que Keféton n'a plus besoin d'elle.

Albert. (*Ennuyé*). Ce sera délicat ! Elle est persuadée de signer un C.D.I. lundi. On le lui a promis.

Stalinette. Et bien, nous n'aurons pas tenu nos promesses.

Albert hésite à l'idée d'une conversation pénible. Stalinette le met calmement en face de ses responsabilités.

Vous savez, Albert, si c'était pour faire des choses faciles, vous ne recevriez pas le salaire que Keféton vous accorde.

Scène 9

Nora. (*Entrant*). Je vous dérange, je repasserai !

Stalinette. Qui vouliez-vous voir ?

Nora. Vous ! Je voulais vous faire part d'une observation concernant le planning d'efficacité.

Stalinette. (*Très dure à Albert*). Albert, une tâche urgente vous appelle. Je crois ? Exécution !

Il sort.

Nora. (*Admirative*). Dites donc !

Stalinette. Il faut savoir de temps en temps rappeler au personnel d'encadrement qui est le véritable chef !

Nora. J'ai parfois l'impression de suivre un stage de management !

Stalinette. Normal, nous sommes pareilles. Alors cette observation ?

Elle lui montre un graphique.

Nora. Regardez ! On constate une baisse considérable de la productivité entre 14 et 15 h 30. Et ce, tous les jours de la semaine !

Stalinette. (*Réfléchissant*). Juste après le repas !

Nora. J'ai fait analyser la nourriture de chaque employé. Regardez !

Stalinette. Quel excès de calories !

Nora. C'est un euphémisme !

Stalinette. Que préconisez-vous ?

Nora. L'euphagologie. Un régime, à la fois draconien et scientifique. Ça fait fureur aux (*prononce à l'américaine*) states allant jusqu'à augmenter la

productivité de 19 % l'après-midi. J'ai pensé que nous pourrions tester cette méthode au 5^{ème} étage ?

Stalinette. Je suis d'accord avec vous à 100 %. Vous vous en occupez ?

Nora. Volontiers !

Nora sort.

Stalinette. Laissez la porte ouverte.

Stalinette prend le téléphone.

Stalinette. *(Au téléphone).* Sylvie, pourriez-vous venir s'il vous plaît ? Je suis dans le bureau de Ferdinand

Elle observe un peu le bureau, soupire comme si tout cela la fatiguait et fait un numéro de téléphone.

Scène 10

Sylvie. *(Entrant).* Vous vouliez me parler ?

Stalinette. Oui ! Un tout petit coup de téléphone et je suis à vous. Asseyez-vous !

Elle téléphone et ostensiblement, Sylvie fait semblant de s'intéresser à autre chose.

Monsieur le Président ? C'est encore moi. Je vous appelle pour la même raison que tout à l'heure, si vous voyez ce que je veux dire... *(Assez fort).* Sylvie Lattan !

Sylvie sursaute et regarde Satinette qui mettant la main sur le combiné lui dit à voix basse.

Si nous mangions ensemble...

Sylvie opine de la tête. Stalinette ôte sa main du combiné.

Alors Monsieur le Président, ai-je votre autorisation ? *(Un temps).* Merci Monsieur le Président.

Elle raccroche.

Sylvie. Vous l'avez eue ?

Un temps. Stalinette ne comprend pas.

Votre autorisation.

Stalinette. *(Adorable).* Cet homme ne sait rien me refuser. Je voulais m'excuser pour tout à l'heure. Vous savez, mon job n'est pas de tout repos. De temps en temps, mes nerfs lâchent. Nous avons décollé quelques timbres.

Sylvie. Pardon !

Stalinette. Vous ne connaissez pas cette technique de résolution des conflits ?

Sylvie. Non !

Stalinette. La vie collective nécessite l'accumulation de frustrations, même à Keféton. Ces frustrations, nous les appelons timbres. Il est préférable de décoller ces timbres au fur et à mesure que de les arracher tous d'une fois. Lorsque vous avez un léger mouvement d'humeur, vous décollez un timbre. Si vous haussez les épaules, vous en décollez deux. Le danger, c'est que si nous ne décollons pas quelques timbres de temps en temps, ceux-ci s'accumulent. Par exemple, vous êtes divorcée ?

Elle opine.

Et bien, lorsque vous avez divorcé, vous avez d'un coup arraché 50 timbres accumulés. Une grève aussi, c'est 50 timbres.

Sylvie. (Incrédule. D'une voix naïve). Et si j'avais haussé les épaules 25 fois de suite, je n'aurais pas divorcé ?

Stalinette. (Gênée par cette réponse). Voilà ! Probablement !

Sylvie. (Souriante). La prochaine fois !

Stalinette. Oui, tout ça pour vous dire qu'il est normal de devoir de temps en temps supporter des actes de nervosité de ses supérieurs (*un temps*) comme de ses inférieurs, d'ailleurs. J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur.

Sylvie. N'en parlons plus !

Stalinette. Je vous en remercie. Au fait, vous n'avez toujours pas de contrat chez nous ?

Sylvie. Non !

Stalinette. J'ignorais complètement votre situation et c'est en remettant de l'ordre dans mes dossiers que Nora me l'a fait remarquer. Si nous remédions à cette situation, qu'en pensez-vous ?

Sylvie. Volontiers !

Stalinette. C'est votre intérêt. Si, un jour, vous travaillez ailleurs, n'oubliez pas d'exiger un contrat. Croyez-en mon expérience ! Hors Keféton, le monde, est impitoyable.

Sylvie. J'imagine !

Stalinette. Le voici !

Sylvie le lit. Stalinette la culpabilise.

Vous n'avez pas très confiance. Vous avez raison, il faut toujours se méfier de tout.

Sylvie. Il est antidaté !

Stalinette. En cas de faillite, cela faciliterait le paiement de vos indemnités ! (*D'une voix sourde de menace*). Continuez à lire ! Vous allez sûrement encore découvrir d'autres anomalies !

Sylvie. J'ai fini, je ne lisais pas, je...

Stalinette. On y va ! Je vous invite.

ACTE 4

Scène 1

Le bureau de Ferdinand est préparé pour un repas diététique. Stalinette, Sylvie, Marguerite et Albert sont déjà installés. Ferdinand est assis à son bureau.

Stalinette. Comment cela s'est-il passé avec Stéphanie ?

Marguerite. J'ai réussi à la convaincre d'assurer son rendez-vous de lundi.

Albert. *(Professionnel)*. Il était, en effet, impossible de la remplacer. Laurence ne sera opérationnelle qu'en fin de semaine prochaine.

Stalinette. *(Adorable)*. La pauvre Laurence était allée en vacances se remettre de ses émotions.

Ferdinand. Comment va-t-on payer Stéphanie ?

Albert. Une rémunération équivaldrait à un engagement à durée indéterminée. Si elle nous attaque aux prud'hommes, on doit la réengager.

Marguerite. *(Triomphante)*. Elle a accepté de rendre gratuitement ce service à Keféton.

Sylvie. *(Incapable de se taire)*. Elle dit qu'Albert lui a fait comprendre que si elle acceptait, elle serait définitivement engagée. Que c'était une sorte de test !

Albert. *(Fier)*. Je ne lui ai fait aucune promesse concrète.

Sylvie. Elle croit le contraire.

Marguerite. Typique de ces gens de croire ce qu'ils ont envie de croire.

Stalinette. De toute façon, je la détromperai.

Ferdinand. Quand ?

Stalinette. Lundi, quand elle reviendra de son rendez-vous. *(Un temps. D'une voix dure en réponse au regard de Ferdinand)*. J'agis dans l'intérêt supérieur de Keféton avec la pleine confiance de votre père. *(Un temps)*. Enfin, j'aimerais que nous ne parlions pas boulot à table. La fonction d'un repas est de nous détendre. Tout le monde a-t-il étudié les livres que notre collègue et néanmoins amie Nora nous a fournis ?

Tous acquiescent sauf Ferdinand. Stalinette s'adresse à Sylvie d'une voix pleine de reproches.

Dans ce cas, Sylvie pourriez-vous me justifier votre chemise orange ?

Sylvie. Pardon ?

Stalinette. Vous n'avez pas lu que cette couleur excitait l'appétit ? Je vous prierais d'enlever cette chemise.

Elle obéit. Le PDG entre, accompagné de Nora et de Valentin.

Président. Bonjour ! Le moral est bon ? La santé est bonne ? Tout va bien ?

Les autres en chœur. Tout va bien, Monsieur le Président !

Marguerite. Barbara, je tenais à vous dire quelque chose.

Stalinette. Je vous écoute.

Marguerite. Cela fait plusieurs années que nous travaillons pleinement ensemble et je crois pouvoir l'affirmer publiquement votre management nous apporte un globalisme transcendantal de notre destinée préétablie, une sorte d'harmonie Leibnizienne dont nous, vos cadres, sommes une sorte de monade intermédiaire de la monade universaliste.

Nora lance un applaudissement saccadé, accompagnée d'Albert et de Marguerite et du PDG. Sous le conseil de Ferdinand, Sylvie se joint aux applaudissements. Valentin prend des notes, avec difficulté.

Stalinette. Votre spontanéité me touche. Merci, c'est trop !

Président. Comme quoi la compétence finit toujours par être populaire ! J'ai appris, parce que je m'y suis mis aussi, que l'on venait de créer un centre de cryothérapie. Ça consiste à forcer certains endroits du corps à dépenser deux fois plus d'énergie.

Stalinette. (*Intéressée*). Comment ?

Président. En y posant des glaçons. C'est très efficace pour la graisse du cou.

Nora. Aussi appelée la bosse du bison.

Stalinette. Comme c'est amusant !

Président. (*À son fils*). Ça ne te ferait pas de mal.

Stalinette. Votre fils est un dilaté rétracté du front, il ne fera jamais régime.

Nora. (*Désespéré*). Bientôt au milieu de nous, il souffrira du complexe de l'orteil.

Albert. (*Perplexe*). Complexe de l'orteil ?

Valentin. Seul gros au milieu de maigres.

Le PDG rit.

Nora Ne riez pas, c'est mon angoisse !

Stalinette. Vous ne risquez rien, la vigilance avec laquelle vous tenez BCH, vous permettra de garder un PID.

Sylvie. Je ne comprends rien.

Président. Moi si ! Une B.C.H. : Bonne Création d'Habitude, vous permettra de garder votre P.I.D. : Poids Idéal Définitif.

Stalinette. Je vois, Monsieur le Président, que vous n'avez pas pris les livres de Nora à la légère. (*Visant Sylvie*). Ce n'est visiblement pas le cas de tout le monde.

Président. Barbara, vous êtes trop sévère. Je suis sûr que notre amie Sylvie se fera un plaisir de combler son léger retard. (*N'aimant pas le malaise*). Allons, pas de réprimande ! Le repas, c'est d'abord une fête.

Ferdinand. On ne s'assoit pas ?

Nora. Nous mangeons debout.

Marguerite. (*D'une voix complice afin qu'ils puissent montrer qu'ils se sont vite mis dans la ligne*). Au fait Albert, avez-vous parlé à votre secrétaire ?

Albert. Tout à fait.

Marguerite. Tant mieux ! Cette graisse qui s'étalait autour de ses mollets m'insupportait.

Stalinette. (*Regardant Albert et Marguerite*). Je constate avec plaisir que cette nouvelle culture prend.

Président. (*À Albert*). Quelles sont les mesures que vous avez prises pour remédier à cet excès de graisse ?

Marguerite. Rien de radical, rassurez-vous ! Albert est bien trop tendre.

Albert. Je l'oblige à faire des rotations sous la table.

Valentin. Ça doit être vachement érotique de voir un pied nu rotater sous une table !

Albert. C'est pour la bonne cause !

Stalinette. Il faudra de la discipline. À commencer par nous-mêmes.

Nora. (*Servant*). Pour commencer un amfépramone pour chacun.

Valentin. C'est un médicament ?

Albert. Non, un coupe-faim !

Ferdinand. Je refuse de prendre des médicaments lorsque je ne suis pas malade.

Marguerite. Petit cachottier, vous profitez du fait que les adipocytes masculins se vident mieux de leur graisse que les féminins et vous permettent de maigrir plus facilement.

Nora. (*Servant*). Et voici l'amuse-gueule ! Un petit biscuit salé pour chacun accompagné d'un grand verre d'eau.

Stalinette. Le sucre attise l'appétit.

Albert. Savez-vous que l'on peut repérer un excès de graisse grâce à l'apparition d'un anneau bleuté au coin de l'œil appelé gerontoxon ?

Marguerite. (*Montrant ses yeux à Stalinette*). Rassurez-moi !

Stalinette. Rassurons-nous !

Ils se regardent.

Sylvie. (*Plaisantant*). Vous aussi Ferdinand, rassurez-moi !

Ferdinand. (*La regardant*). Très joli !

Valentin. Si on décide de se rassurer comme ça dans l'administration, il faudra augmenter l'heure de déjeuner.

Nora. (Servant). Et maintenant, dix flocons d'avoine, dix germes de blé et un bouquet de persil par personne.

Stalinette. Le tout coloré en mauve afin que leur vue ne développe pas votre appétit.

Valentin. De ce côté, c'est réussi !

Albert. D'où l'intérêt de lutter contre la patabilité d'un aliment.

Valentin. La pataquoi ?

Sylvie. (Comptant, amusée). J'ai douze flocons !

Stalinette. Mettez-en deux de côté. Mangez lentement. L'estomac met vingt minutes pour dire au cerveau : "stop ! J'en ai assez". Si on mange trop vite, on ne lui laisse pas le temps de parler et on le surcharge.

Sylvie sourit. Stalinette la reprend sèchement.

Si ça vous amuse, vous n'êtes pas obligée de rester parmi nous.

Albert. Cet été, j'ai convaincu mon épouse de partir en vacances dans un centre d'amincissement subliminal. Nora m'en a dit beaucoup de bien. On vous plonge dans un bain d'algues en vous faisant entendre une musique tandis qu'une voix que vous n'entendez pas vous suggère de modifier votre nourriture.

Sylvie. Comment peut-elle suggérer puisqu'on ne l'entend pas ?

Valentin. Parce qu'elle est subliminale.

Nora. À la sortie, on vous remet la photo d'un mannequin décapité. Vous devez y coller votre visage et fixer, chaque soir, le portrait en répétant « je mincis, je mincis ».

Sylvie. Et vous mincissez ?

Albert. Nous mincissons !

Valentin. Mince alors !

Nora. (Servant). Et 90 grammes de steak asséché, assoupli par deux bouquets de persil.

Ferdinand. (Dégoûté). Un steak, ça ?

Valentin. On se croirait dans une cantine de l'éducation nationale

Stalinette. Votre idée est bonne Albert, mais veillez à ne pas devenir pondéro-dysmorphophobe. Il faut maigrir pour soi pas pour imiter quelqu'un d'autre.

Albert. Je ne suis pas pondéro-dysmorphophobe.

Marguerite. Moi non plus.

Ferdinand. Moi non plus.

Nora. Moi non plus.

Valentin. Personne !

Stalinette. Nous allons imposer ce genre de repas à tout le personnel. Je suis sûre que Valentin aimerait la proposer dans son ministère.

Valentin. On va attendre un peu.

Nora. (*Servant*). Et comme dessert, une orange cuite asséchée.

Sylvie. Je suppose que le jus doit faire grossir.

Stalinette. Pas de jus, pas de sucre ! Je crois qu'au nom de tous ici, je peux féliciter Nora de son initiative.

Tous applaudissent sauf Ferdinand. Ils le regardent.

Ferdinand. Quand est-ce qu'on mange ?

Stalinette. (*Comme s'il n'avait rien dit*). Ne nous éternisons pas, le travail nous appelle.

Tous partent emmenant leurs assiettes sauf Nora et Ferdinand. Sylvie sort la dernière embrassant vite Ferdinand.

Sylvie. T'es un chou.

Elle sort.

Nora. Alors mon chou ? Bien mangé ?

Ferdinand. Très drôle !

Nora. Je suis contente que tu apprécies la chose, parce que j'ai encore plein de bonnes idées de ce genre. Je viens de me procurer un livre de management chinois, géant ! Je sens que bientôt, l'esprit Keféton sera de venir une demi-heure plus tôt pour une séance de gymnastique.

Ferdinand. Je meurs de faim.

Nora. Ce matin, j'ai offert à mon petit gardien chéri un de ces breakfasts. Peut-être est-ce parce que c'est nouveau pour moi, mais j'adore entretenir...

Scène 5

Marguerite. (*Entrant*). C'est une catastrophe. Stéphanie ne veut plus aller à son rendez-vous.

Ferdinand. Pas si idiote que ça !

Marguerite. Quelqu'un l'a prévenue ! Nous perdons au moins 12.000 euro. En plus, ça tombe sur mon budget.

Elle s'écroule.

Ma courbe d'efficacité va s'en ressentir.

Nora. Allons, allons, Barbara est humaine, elle comprendra.

Ferdinand. Je suis sûr qu'elle redressera légèrement la courbe.

Marguerite. Mais non, on ne peut pas faire état des aléas. Ça fait partie des aléas. Je sais qui m'a trahi.

Nora. Qui ?

Marguerite. (*A Ferdinand*). Votre Sylvie !

Ferdinand. Ça m'étonnerait.

Marguerite. Je vous dis que c'est elle. Elle n'a pas l'esprit Keféton... Elle est contre Keféton... Elle déteste Keféton. ... Elle hait Keféton depuis qu'elle est à cet étage !

Nora. (*Cynique*). Alors que Keféton ne lui a rien fait.

Marguerite sort.

Scène 6

Nora. Finalement, c'est assez marrant le monde de l'entreprise

Ferdinand. J'espère qu'ils ne vont pas virer Sylvie.

Nora. Si tu veux mon avis, c'est fait !

Ferdinand. Non !

Nora. Menace de démissionner !

Ferdinand. Mon père ne demande pas mieux ! C'est ma mère qui veut que je travaille ici.

Nora. Déchirant ! Appelle maman !

Ferdinand. (*Levant les bras au ciel*). Pour soutenir une fille divorcée avec qui je couche et qui a un enfant... Tu ne te rends pas compte !

Nora. Dis à maman que l'enfant est de toi.

Ferdinand. (*Dur*). De toute façon, j'épouserai qui je voudrai.

Nora. Quel homme ! Encore faut-il qu'elle le veuille. (*L'imitant*). Je sais mon amour que tu vas te retrouver au chômage avec un gosse sur les bras. Je sais que c'est mon père qui a signé ta lettre de licenciement. Mais comprends, c'est ma maman qui a voulu que je sois là.

Elle cesse de l'imiter.

Tarzan va en prendre un coup. Pauvre trésor...

Ferdinand. Épargne-moi ta pitié, s'il te plaît.

Nora. Je n'ai pas pitié des lâches. Mais, la Sylvie est une brave fille. Je vais l'innocenter. C'est moi qui ai prévenu Stéphanie.

Ferdinand. Tu vas le dire ?

Nora. J'ai encore des principes.

Elle sort.

ACTE 5

Scène 1

Stalinette boit un café dans le bureau de Ferdinand quand Marguerite entre.

Marguerite. Je viens vous voir pour mon témoignage.

Stalinette. Qu'y a-t-il ?

Marguerite. Personnellement, je ne doute pas de votre parole lorsque vous dites que vous avez vu Sylvie partir avec un fichier client...

Stalinette. *(L'interrompant).* La question se pose ainsi : nous avons la certitude qu'elle est partie avec le fichier client, mais nous n'avons pas la preuve. Je vous demande de remplacer la preuve par un témoignage peut-être discutable formellement mais conforme à la réalité.

Marguerite. Cela vous ennuerait si je disais qu'Albert m'a dit qu'il avait vu Sylvie partir avec ce fichier ?

Stalinette. *(Du ton de celle qui ne veut pas être mêlée à ça).* Vous mettez ce que vous voulez. Je n'ai pas à intervenir. Albert est un homme courageux et qui aime la vérité. S'il vous a dit cela, c'est que c'est vrai.

Marguerite. Mais il ne m'a...

Stalinette. *(L'interrompant. Énergique).* Je ne veux pas le savoir ! Keféton a besoin de votre témoignage ! Donnez-le-moi !

Elle hésite. Stalinette prend une voix glaciale.

Etes-vous pour ou contre Keféton ?

Elle le donne à regret.

Merci !

Le téléphone sonne.

Oui Albert, je suis à vous. Vous pouvez venir !

Nora. *(Entrant).* Qu'est-ce que c'est que cette histoire de témoignage ?

Stalinette. Pardon ?

Nora. Pourquoi voulez-vous que je témoigne ?

Marguerite. *(A Nora).* Vous n'avez rien vu non plus ?

Nora. Si ! J'ai vu le fichier dans le bureau d'Albert.

Marguerite. *(Intervenant paniquée).* Pourtant, il m'a dit qu'il l'avait vu...

Stalinette. *(L'interrompant).* Merci Marguerite pour votre témoignage.

Marguerite. *(Paniquée).* Moi, je n'en peux rien, il m'a dit...

Stalinette. *(Lassée).* Merci Marguerite.

Marguerite. S'il nie, c'est parole contre parole !

Stalinette. *(Dure).* Merci Marguerite !

Elle sort.

Scène 2

Nora. Elle n'a rien volé du tout !

Stalinette. Et alors ? Vous découvrez le monde de l'entreprise. L'intérêt de Keféton réclame ce témoignage !

Nora. C'est un faux !

Stalinette. La vérité n'est qu'une addition d'intérêt. Un individu peut faire du tort à 2.300 personnes, c'est ma seule vérité.

Nora. Elle se passera de moi.

Stalinette. Ingrate ! J'ai même toléré vos rapports avec le gardien qui est en disgrâce ! Si j'ai un conseil à vous donner, profitez de votre jeunesse tant qu'elle est un atout.

Nora. Désolée, je préfère les hommes bien faits aux ventrus encravatés ! Et je vais même plus loin, quand j'apprends qu'un de mes amants est riche, je le plaque illico ! Comme ça, il n'y a pas d'ambiguïté !

Stalinette. (*Gentille*). J'aime votre personnalité ! Laissons le gardien ! Vous vous en lasserez après quelques conversations. Vous êtes jeune et, en avertissant Stéphanie, vous m'avez prouvé votre idéalisme. Maintenant, il vous faut mûrir. Nous ne vivons pas une époque où l'on vous donne 20 ans pour comprendre le monde et évoluer. La crise aidant, c'est évolue ou crève. Pour cela, il n'y a pas de formation. Je vous pardonne d'avoir averti Stéphanie. En échange, vous témoignez contre Sylvie comme je vous le demande.

Nora prend une calculatrice.

Nora. Encore un mot et vous vous tapez la calculatrice en pleine gueule.

Stalinette. À votre âge, je l'aurais jetée ! Réfléchissez ! Si je dois me séparer de vous, j'aurai des remords. Mais j'ai appris à vivre en leur compagnie.

Stalinette sort.

Scène 3

Nora s'assoit et se met à écrire.

Albert. (*Entrant*). Barbara n'est pas là ?

Nora. Non.

Albert. Vous écrivez votre témoignage ?

Nora. Oui !

Albert. (*Fier*). Moi, j'ai déjà fait le mien.

Nora. J'espère qu'elle ne réussira pas à faire témoigner quelqu'un qui aurait vu le dossier dans votre bureau. Mon père a fait condamner quelqu'un à deux ans de prison pour faux témoignage

Albert. Qui oserait ?

Nora. Ferdinand.

Albert. (*Inquiet*). Deux ans de prison, c'était avec sursis ?

Nora. Ferme. Le type est sorti du tribunal menottes aux poignets.

Albert. (*Catastrophé*). J'ai une maison à payer moi !

Nora. Si vous disiez que Marguerite vous a affirmé qu'elle avait vu Sylvie partir avec le fichier ?

Albert. Bonne idée ! Ainsi, je n'aurai pas dit qu'elle a volé. J'aurai seulement dit qu'on me l'a dit. Le faux témoignage est improuvable. Ce sera ma parole contre celle de Marguerite.

Nora. Quant à ce qui se trouvait dans votre bureau, vous n'y avez pas prêté attention.

Albert. Merci !

Nora. Postez-le directement. Si elle le voit, Barbara risque de vous demander de le changer.

Albert. J'y cours !

Il sort.

Scène 4

Nora écrit. Stalinette entre.

Stalinette. Vous avez réfléchi ?

Nora. Oui. Finalement le sort de Keféton est plus important que celui d'un simple individu.

Stalinette. (*Maternelle*). Je sais ce que vous ressentez. Il m'a fallu plusieurs années et un licenciement pour comprendre. Vous avez appris en quelques mois, bravo ! Je sais depuis le début que vous irez loin. Croyez-moi, je suis passée par là. On est héroïque jusqu'au jour où on passe près du gouffre. Quand on a vraiment senti le vent du boulet, on comprend que si, des autres on ne fait pas des victimes, on en devient une tôt ou tard.

Nora. (*Lisant*). Je certifie sur l'honneur que Madame bla-bla bla a, sous mes yeux, emporté le fichier clientèle de la société Keféton. J'ai hésité à témoigner car son incompétence est telle que je me demande ce qu'elle pourrait en faire.

Stalinette. Excellent ! Mais je me demande si la dernière partie ne risque pas de faire apparaître un règlement de compte.

Nora. Écoutez, je vous la donne, vous la modifiez à votre convenance et puis je la signerai.

Stalinette. (*Lisant*). Je certifie sur l'honneur que Barbara Têtard a, sous mes yeux,... Mais c'est moi !

Nora. Excusez-moi, je suis discrète ! Celle-là, c'est pour quand vous partirez.

Stalinette. Quittez cette maison immédiatement !

Nora. Vous allez avoir des remords !

Stalinette. Je n'ai jamais de remords quand j'ai un coup de chance. J'étais sous le charme. Mais si vous ne partez pas maintenant, vous aurez ma peau. Sachez qu'à votre place, Sylvie aurait témoigné.

Francis arrive suivi de Valentin.

Francis ! Vous êtes libre de poursuivre une idylle qui ne présente plus pour vous, l'ombre d'un intérêt. Sachez simplement que l'on est pour ou contre Keféton... Mais jamais entre les deux !

Elle sort.

Scène 5

Nora. Pour quelqu'un qui ne devait jamais monter, tu as choisi le moment.

Francis. (*Ennuyé*). Oui !

Nora. Qu'est-ce que tu as ?

Francis. Un problème !

Valentin. Un gros problème.

Nora. Tu as quelque chose de délicat à me dire.

Francis. Voilà !

Nora. Et tu t'es fait accompagné. Fort mais pas très courageux.

Francis. Nora !

Nora. (*Sincèrement triste*). Te fatigue pas, j'ai compris. La fille du 5^{ème} a perdu de son charme.

Valentin. C'est pas ça !

Nora. Si et c'est pas très beau ! T'es la seule chose que je regretterai dans cette maison de fous.

Valentin. Sympa pour moi !

Nora. Maintenant, va-t-en ! Je n'aime pas que l'on me voie pleurer.

Francis. Mon problème est autre !

Nora. Attends ! Je suis virée, tu me plaques et en plus, il faudrait que je m'occupe de ton problème.

Francis. Pourquoi te plaquerai-je ?

Nora. C'est vrai, j'oubliais les salades que je t'ai racontées. Mon père travaillant au Quai d'Orsay, ma mère fille d'ambassadeur...

Francis. Madame n'a jamais mis les pieds à Toronto dans une université qui n'existe d'ailleurs pas et son adresse dans le XVIIe n'est qu'une simple boîte postale.

Nora. (*À Valentin*). Vous lui avez dit ?

Valentin. (*Niant*). Dans l'administration, on ne dit jamais rien. (*Un temps*). Sauf aux employés du fisc.

Francis. Tous les bureaux sont sur écoute.

Il sort un micro planqué dans le bureau.

Valentin. Et cette fois, ce n'est pas le ministère de l'Intérieur.

Francis. Stalinette passe ses week-ends à écouter tous les enregistrements. Après moi, car j'ai bidouillé un truc au standard qui me permet de promener mes oreilles dans la boîte. (*Souriant*). Mais depuis que tu es là, je n'écoute plus que toi !

Nora. Salaud, tu m'espionnais ?

Francis. Quand ça devenait intime, je zappais.

Valentin. (*Ne le croyant pas*). Si ! Vous pouvez le croire !

Nora. Espèce de vicieux !

Francis. (*S'excusant*). À ma place, tu aurais fait pareil...

Nora. C'est la seule raison pour laquelle je ne t'en veux pas à mort. (*Un temps*).

Valentin. (*A Nora*). Ce qui est amusant c'est que depuis le début, Stalinette sait la vérité en ce qui vous concerne.

Francis confirmant.

Nora. Complètement fêlée, cette bonne femme. (*Coquine*). Tu as dû en découvrir des choses ?

Francis. Pas mal !

Valentin. Il m'a fait écouter quelques extraits, c'est géant. Surtout le virtual reality !

Francis. On m'a toujours appris que la meilleure façon de connaître une boîte était de s'y faire engager comme standardiste, mais à Keféton, c'est au-delà de l'imaginable.

Nora. Tu es entré ici pour connaître Keféton ?

Francis. Oui !

Nora. Tu as des curiosités étranges !

Francis. Il vaut mieux connaître ce que l'on possède.

Nora. ?

Francis. Oui j'oubliais, l'histoire de ma mère couturière au chômage et de mon père camionneur décédé dans un accident de travail, c'est presque aussi vrai que ton Quai d'Orsay ! Je m'appelle Francis de Pinanticour.

Valentin éclate de rire.

Valentin. Vous avez dû souffrir à la cour de récréation !

Francis. On fait ce qu'on peut.

Valentin. Si vous voulez un conseil, évitez l'administration parce qu'on y est terrible avec les gens qui ont des noms à particules.

Francis. Je suivrai votre conseil, Monsieur Chose.

Nora. Le fou qui est parti en Amazonie ?

Francis. C'est moi !

Nora. C'est la meilleure ! Qu'est-ce que j'aimerais voir la tête de Stalinette avant de partir ?

Valentin. À mon avis, vous ne partirez pas.

Nora. (*Réalisant*). C'est vrai ! (*Un temps*). Ce sera comme tu désires, mon chéri.

Francis. Même si tu me plaques, tu peux rester !

Nora. Pourquoi te plaquerai-je ?

Francis. (*La citant*). Quand j'apprends qu'un de mes amants est riche, je le plaque illico ! Comme ça, il n'y a pas d'ambiguïté !

Nora. Je ferai une exception ! Pour cette fois-ci !

Ils s'embrassent.

Dis donc, on va s'amuser !

Scène 6

Marguerite. (*Entrant. Prenant un air condescendant*). Madame le directeur m'a appris la triste nouvelle.

Nora. Francis était venu m'entretenir de sa candidature pour un poste plus important. Comme vous savez ce qui m'arrive, je ne savais où l'aiguiller.

Marguerite. La décision ne m'appartient pas, mais on peut toujours examiner son profil. Voyons d'abord son signe d'évolution personnelle.

Elle s'interrompt et se tourne vers Nora.

Je suis pleinement désolée de travailler devant vous alors que vous êtes dans l'obligation de quitter Keféton.

Valentin. Faut pas !

Marguerite. (*A Nora*). Je tenais à ce que vous le sachiez (*reprenant son travail*). Épelez-moi votre prénom !

Francis. Francis !

Marguerite. Ah bon ! (*Au tableau*). Alors F=6 + R=9 + a=1 + n=5 + c=3, le prénom se termine par "is" ou "y" ?

Francis. On ne l'a jamais su !

Marguerite. Comprenez-moi, avec “y”, vous obtenez un total de trente, ce qui vous chiffre à trois alors qu’avec “is” vous arrivez à sept. Ce qui change pleinement votre émotivité.

Elle s’interrompt et se tourne vers Nora.

Je suis pleinement désolée de travailler devant vous alors que vous allez quitter Keféton.

Valentin. Faut pas !

Marguerite. (A Nora). Je tenais à ce que vous le sachiez.

Francis. (Parlant de la fin de son prénom). On écrit tantôt l’un, tantôt l’autre.

Marguerite. Comment pouvez-vous me demander dans ces conditions une analyse scientifique ? Bon, dans ce cas, dessinez-moi un jambage !

Francis. Comment ?

Valentin. En coinçant un marqueur entre le pouce et l’index !

Ferdinand écrit "n".

Marguerite. Bien... Oueh... Intéressant ! Pourrai-je savoir où vous situez ce jambage lorsque vous écrivez la lettre "m" ?

Francis. Pardon ?

Marguerite. Première, deuxième ou troisième place ?

Francis. (Au hasard). Première !

Marguerite. Bien ! Maintenant, dessinez-moi les deux autres !

Il s’exécute. Elle s’interrompt et se tourne vers Nora.

Je suis pleinement désolée de travailler devant vous alors que vous abandonnez Keféton.

Valentin. Faut pas !

Marguerite. (A Nora). Je tenais à ce que vous le sachiez.

Elle reprend son travail. Ferdinand a écrit "nn" .

Valentin. Ils sont plus petits.

Marguerite. En fait plus exactement, (*montrant le premier*) celui-là est le plus grand. Ce dont je me doutais.

Valentin. C’est grave docteur ?

Marguerite. (*Montre le troisième*). Celui-ci représente le monde extérieur. Par exemple, l’entreprise. Au milieu, vous avez le « toi » : vos amis, votre famille. Le premier, c’est l’ego, le moi ! Voyez vous-même celui que vous privilégiez !

Nora. (*Ironique vers Francis*). Narcisse !

Marguerite. Votre but dans la vie est de dominer, d’asservir, d’écraser... À moins que vous ne vouliez le poste de directeur, je ne vois pas ce que vous pourriez faire dans cette entreprise.

Valentin. Finalement, c’est pas si con comme analyse.

Scène 7

Stalinette. (*Entrant suivie d'Albert*). Que faites-vous ici ? Vous complotez ?

Marguerite. (*Mal à l'aise*). Monsieur voudrait grimper mais hélas...

Albert. (*Levant le doigt*). Ne grimpe pas qui veut.

Francis. C'était un prétexte. J'étais venu signifier à Nora sa nouvelle promotion.

Marguerite. (*Soucieuse de détourner les soupçons*). Barbara, je crois qu'il faut le licencier.

Stalinette. Vous avez raison, je n'ai pas de patience aujourd'hui. Valentin, je suis désolée de vous faire assister à un tel épisode qui ne reflète nullement l'esprit Keféton.

Valentin. Il ne faut pas, j'adore ça !

Stalinette. Albert, vous notifierez à Monsieur son licenciement. Marguerite, vous veillerez à l'engagement d'un nouveau gardien.

Valentin. Impossible !

Albert. (*Souriant, sarcastique*). Pour moi, il n'y a pas de licenciement impossible.

Francis. Dans ce cas, veillez à bien orthographier mon nom, Francis de Pinanticour.

Marguerite. (*Réagissant au quart de tour*). Vous nous avez fait une surprise !

Stalinette. Amusant ! (*À Nora*). Vous le saviez !

Nora. Je vous jure que non !

Stalinette. (*A Nora*). Vous ne me ferez jamais croire que vous ne le saviez pas ! Bien joué. (*Vers Francis*). Monsieur le fils à papa, s'est bien amusé ? (*À Nora*). Vous avez gagné ma petite, mais vous deviendrez comme moi. Ce sera votre punition.

Francis. Cher Albert, puisque aucun licenciement ne vous est impossible, vous vous occuperez de celui de ces dames et en disposerez à votre guise.

Marguerite. (*Désespérée*). Albert !

Albert. (*Professionnel*). Marguerite, préférez-vous que nous allions dans mon bureau ou dans le vôtre ?

Valentin. Je peux venir. Dans l'administration, on ne voit jamais de licenciement.

Albert. Bien sûr ! Vous allez voir, c'est passionnant.

Ils sortent.

Stalinette. (*Sortant*). C'est curieux, je me sens plus libre.

Scène 8

Nora. Naturellement, on reprend Sylvie ?

Francis. On doit bien ça au pauvre Ferdinand !

Nora. Au fait, la place de Stalinette ne m'intéresse pas !

Francis. Le département est supprimé. La direction générale, ça ne t'intéresse pas non plus ?

Nora. Je n'y connais rien.

Francis. On sera deux ! On pourra toujours demander son avis au Président. Mon père m'a fait jurer de ne pas y toucher jusqu'à sa retraite. Ils ont dû en faire ces deux-là !

Nora. Quel culot ! Chaque fois que nous avons mangé ensemble, tu m'as toujours laissée payer le restaurant !

Francis. *(Lui rappelant ses propres paroles).* T'adores entretenir !

ÉPILOGUE

Nora est installée dans le bureau de Ferdinand. Elle téléphone.

Nora. Sylvie, pas de merci entre nous. C'est tout à fait normal. *(Un temps)*. Par contre, Ferdinand est très malheureux. Tu devrais le reprendre. *(Un temps)*. Parce qu'il t'aime.

Elle le traite de lâche.

Je n'ai pas dit qu'il était courageux, j'ai dit qu'il t'aimait. *(Un temps)*. J'ai l'intention d'en faire mon secrétaire.

Elle lui dit qu'elle n'y arrivera pas.

Qu'est-ce qu'on parie ? Une bouffe ?

Ferdinand rentre. Nora arrête de parler au téléphone.

Vous pourriez frapper avant d'entrer !

Ferdinand. Je t'en prie pas à moi !

Nora. Notre actionnaire connaît tout de notre combine. Je vous invite donc à sortir, frapper et attendre mon invitation à entrer.

Il sort, frappe. Nora parle à Sylvie au téléphone. Il continue à frapper.

T'as entendu comment je lui parle ! C'est comme ça que tu dois le prendre ton Tarzan. Je te laisse. À bientôt !

Elle raccroche.

Entrez ! *(Faisant allusion au fait qu'il frappait)*. Inutile de torturer ma porte, je ne suis pas sourde. J'étais seulement occupée au téléphone.

Ferdinand. *(Tendre)*. J'étais venu te remercier d'avoir repris Sylvie ! *(Triste)*.

Nora. *(Très professionnelle)*. Je licencie toutes les personnes coupables d'avoir fait un faux témoignage. Ça crée de la place.

Ferdinand. Bonjour, les prud'hommes !

Nora. Le faux témoignage étant gravement puni par la loi, il m'étonnerait que nous devions nous retrouver devant les tribunaux.

Ferdinand. T'apprends vite !

Nora. Je cherche un secrétaire. J'ai pensé à vous. Ça vous permettrait de réintégrer votre bureau, je vous ai installé une petite table.

Ferdinand. *(Choqué)*. Moi !

Nora. Éventuellement, je peux vous faire suivre un stage !

Ferdinand. Avec mes diplômes !

Nora. C'est grâce à eux que je vous engage. L'orthographe, de nos jours, ne s'apprend plus que dans les grandes écoles. C'est bien connu !

Ferdinand. Quel culot !

Nora. Pardon ?

Ferdinand. Je n'ai aucune envie de te servir de secrétaire !

Nora. *(D'un ton menaçant).* Dommage !

Elle sort une lettre.

Regardez ça !

Ferdinand. *(Lisant)* Quelle est l'ordure qui a pu écrire ça ?

Nora. Rassurez-vous, Francis m'a dit de virer tous les faux témoins !

Ferdinand. Certains n'avaient pas le choix. Mais celui-là fait du zèle. Il mérite une sanction. *(Un temps. Inquiet).* Ce n'est pas Sylvie ?

Nora. Vous avez une haute opinion de l'amour de votre vie.

Ferdinand. Je craignais que tu ne me fasses chanter.

Nora. *(Amusée).* Comme si c'était mon genre. *(Un temps.* La signature est au dos !

Ferdinand. *(Lisant consterné).* C'est un faux !

Nora. Non !

Ferdinand. Mon père n'a pas pu écrire ça !

Nora. Si !

Ferdinand. En tant que Président, il n'avait pas le droit de témoigner !

Nora. C'est un modèle de témoignage. Une sorte de circulaire ! StalINETTE était à bonne école !

Ferdinand. Vous dirigez conjointement, tu ne peux pas le virer !

Nora. Moi non !

Ferdinand. Tu ne vas pas utiliser tes relations intimes pour virer mon père ?

Nora. Si !

Ferdinand. Mais je t'ai aidée ! Si tu es là, c'est grâce à moi !

Nora. J'ai servi de cobaye dans une expérience, je ne vous dois rien.

Ferdinand. Tu ne peux pas le virer !

Nora. Pourquoi ?

Ferdinand. Parce que je ne crois pas que mon père survivrait à un licenciement.

Nora. Il s'est posé la question pour les autres ?

Ferdinand. Je te *(Renonçant à la tutoyer)* je vous le demande à genoux.

Il reste debout.

Nora. J'attends !

Il s'agenouille. Nora est perplexe.

Vous n'en avez pas fait autant pour Sylvie !

Ferdinand. (*Sincère*). Et je le regrette.

Nora. Vous pourrez témoigner que je ne suis pas sado. Je vous invite à vous relever. Votre vouvoiement suffira à mon bonheur. (*Comme si de rien n'était*). Au fait, j'ai une lettre à taper.

Ferdinand. Une lettre ?

Nora. Installez-vous à la place de mon secrétaire ! Elle est vacante.

Ferdinand. Tu... Vous n'allez pas exiger ça ?

Nora. Si ! Et vous m'appellerez Madame la Directrice.

Ferdinand. Vous ne pouvez pas ?

Nora. Si !

Ferdinand. Ça va durer combien de temps ?

Nora. Jusqu'à la retraite de votre papa !

Ferdinand. (*Catastrophé*). 7 ans.

Nora. Ça passe beaucoup plus vite qu'on ne croit. En attendant la relève, Ferdinand, voulez-vous bien aller me chercher une tasse de café ?

Il veut lui en servir. Nora prend une voix suave.

Non, à l'autre machine. Elle est réparée et le café y est plus doux.

Il sort, elle prend le téléphone

Allô Sylvie ? Mon secrétaire a fait science Pô et toi, tu me dois une bouffe.

NOIR

Bernard FRIPIAT 25 rue de la Croix Nivert 75015 PARIS

Tél. : 06.59.51.85.73.

<http://www.orthogaffe.com/>

b.fripiat@noos.fr

Dépôt : SABAM (Belgique) Responsable : Sophie Gohr

(00 32 2 286 82 73) Sophie.gohr@Sabam.be

Merci de noter que cette pièce est déposée à la SABAM et non à la SACD

Du même auteur...

La série **orthogaffe.com** dont vous trouverez tous les épisodes sur le site

<http://www.orthogaffe.com/>

Le Juge et le Ministre suivi des **Killers** (théâtre). Paris 2005. Éditions GUNTEN.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?products_id=55

Les Killers « *Je ne connais rien de plus jubilatoire que d'interpréter un personnage qui assouvit une légitime vengeance. Il suffit de voir le nombre de vedettes qui ont joué le Comte de Monte-Cristo. Malheureusement, de tels rôles au féminin sont rares. Il faut dire que la vengeance nécessite une vive intelligence et que la plupart des auteurs sont des hommes... Lorsque s'est présentée l'occasion de jouer Sylvie qui, pendant plus d'une heure, se venge patiemment d'un mufle qui s'est cru killer, je ne l'ai pas laissée passer. On devrait conseiller la lecture de cette pièce à toute femme victime d'une goujaterie.* » (Nadia Moreau, Comédienne)

Le Juge et le Ministre « *Deux êtres forts, durs, insensibles (en tout cas en apparence) qui s'affrontent droit dans les yeux est toujours un spectacle original. En jouant ce rôle du Juge, je me remémore les westerns de Sergio Leone qui ont bercé mon enfance. Avec un plaisir extrême, j'y retrouve la même force, la même tension et, surtout, le même humour.* » (Jean-François Warmoes, Comédien).

Les Monstres ordinaires (recueil de nouvelles). Paris 2003. Éditions GUNTEN.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?products_id=79

22 textes inspirés de la fable « le loup et l'agneau » qui racontent l'histoire tragique de la violence face à l'innocence, du pouvoir de la méchanceté sur la gentillesse. Parfois la gentillesse prend le dessus, mais n'utilise-t-elle pas une autre forme de méchanceté ? « *Si ces innocents récits pouvaient apporter un réconfort aux agneaux et dépouiller les loups de leur carapace de faux prétextes, ils n'auraient pas été complètement inutiles. En tout cas, il faudrait les conseiller à toute personne qui possède une ombre de pouvoir* » (Aimé Stelling)

Winston Churchill. La décision qui sauva le monde (théâtre). Paris 2001. Éditions de l'Harmattan.

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=10797>

La pièce décrit l'hypothétique rencontre entre Churchill et Hess, le 10 mai 1941. Hess veut que l'Angleterre cesse le combat, Churchill voudrait savoir quand l'Allemagne attaque la Russie. Chacun essaye de soutirer à l'autre ce qu'il désire. N'hésitant pas à puiser dans des documents historiques et dans les discours de Churchill, elle permet de comprendre comment et pourquoi ce dernier prit la décision de poursuivre la lutte. Décision qui sauva le monde.

Le Siècle des Pardase (roman). Paris. 2000. Éditions GUNTEN

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?products_id=77

Nous sommes le 21 novembre. Bertrand Pèlerin déposé voilà 27 ans dans un orphelinat par sa mère soucieuse de le protéger a reçu une lettre bizarre l'invitant à retrouver ses origines. Il va découvrir les branches survivantes de cette famille de fous, son histoire et vivre un week-end que les vieux auraient voulu pacifique, mais qui sera meurtrier car la vengeance de Théophile Pardase ne s'arrête que le lundi 23 novembre.

Se Réconcilier avec l'Orthographe. Paris. 1997. Éditions DEMOS

http://www.amazon.fr/réconcilier-avec-lorthographe-Bernard-Fripiat/dp/2910157318/ref=sr_1_1?s=books&ie=UTF8&qid=1288194212&sr=1-1

Cette méthode, évitant les règles grammaticales, offre une multitude de moyens mnémotechniques empreints d'humour afin d'écrire sans faute.

Comment réussir vos examens ? Paris. 2007. Éditions DEMOS.

http://www.amazon.fr/Comment-réussir-vos-examens-Lintelligence/dp/2915647267/ref=sr_1_4?s=books&ie=UTF8&qid=1288194458&sr=1-4

Partant du principe que l'intelligence ne vous dispense pas d'être malin, ce livre vous offre une série d'astuces afin de mettre toutes les chances de votre côté.

99 questions à mon coach d'orthographe. Paris. 2008. Éditions DEMOS.

http://www.amazon.fr/99-Questions-mon-coach-dorthographe/dp/2915647410/ref=sr_1_3?s=books&ie=UTF8&qid=1288194242&sr=1-3

Au pluriel, faut-il un s à euro ? Quand écrit-on j'ai et j'aie ?

Depuis quinze ans, Bernard Fripiat répond à ces interrogations lors de stages d'orthographe que fréquentent chefs d'entreprises, assistantes de direction, commerciaux, informaticiens... Ce sont ces questions et ses réponses que vous retrouverez regroupées dans cet ouvrage. Chaque question se termine par une saynète qui résume avec humour la problématique exposée.

http://www.amazon.fr/99-Questions-mon-coach-dorthographe/dp/2915647410/ref=sr_1_3?s=books&ie=UTF8&qid=1288194242&sr=1-3

On vous casse les pieds avec l'orthographe ? Ripostez ! Paris. 2010. Éditions DEMOS

Comment peut-on commettre de telles fautes ? Votre orthographe ne dépasse pas le niveau CM1. Comment un bac + 4 peut-il confondre le conditionnel et le futur ? Voilà le genre de sentences que Gwendoline doit supporter depuis qu'elle travaille. Sa tortionnaire, Mademoiselle Bingault, prend un véritable plaisir à les énoncer. Pour qu'on cesse de lui casser les pieds, Gwendoline va apprendre l'orthographe et découvrir le moyen de se

venger. Trop sûre d'elle, Mademoiselle Bingault est moins forte qu'elle ne le croit. L'orthographe est tellement compliquée que tout le monde peut se faire attraper ! Et Gwendoline aussi va pouvoir allumer Mademoiselle Bingault ! Ce livre nous montre comment...

Bernard FRIPIAT. 25 rue de La Croix Nivert. 75015 Paris. Tél. : 01.47.83.94.72.

b.fripiat@noos.fr <http://b.fripiat.googlepages.com/>